





*Pour Mimi, Chantal, Dominique J.,  
Dominique C., Franck B. et Do.*

© Editions Pays d'Herbes 2008

Franck ROY

**CE QUE DOIVENT ÊTRE  
LES CHOSES**

Roman

PAYS D'HERBES  
Collection : *Riverains*



« Toute conscience est conscience de quelque chose. »

Jean-Paul SARTRE

« C'est la conscience de notre groupe  
qui maintient la cohésion de la Terre ».

Marlo MORGAN,  
*Message des Hommes Vrais au Monde Mutant.*





*L'histoire de Nyad, Lian, Avia, Prat et Lôl en 2081,  
alors que la planète vient d'échapper à son anéantissement et  
qu'un souffle nouveau renaît...*



Mon mon est Lôl et je suis né le 29 Octobre 2003. J'ai vécu, pendant longtemps à Nantes avant de m'expatrier à Paris. Ce n'est pas seulement de moi dont je vais vous parler mais d'un monde surgi de mon cerveau et qui a fait éclore une pensée plus belle que les autres. Cette pensée maintenant voyage dans les têtes et nous transporte dans l'Univers. Mais venons-en au début de cette histoire...

Je venais de rencontrer deux jeunes adolescents... Nyad était une jeune fille de dix-sept ans dont la beauté physique égalait celle de son cœur. Une certaine grâce émanait de sa personne, elle avait un fin visage d'où émergeaient des yeux en amande d'un bleu cristallin, une bouche comme un bouquet de fleurs. Une vraie princesse. Lian avait

*Ce que doivent être les choses*

le même âge et la même élégance. C'était un garçon intelligent capable de s'adapter à son environnement avec une agilité d'esprit déconcertante. Il était doté d'un pouvoir assez exceptionnel : le pouvoir de prescience, c'est-à-dire la faculté de prévoir les événements à distance... C'est peut-être ce qui l'avait amené, très tôt, à donner un sens à sa vie. Ces deux jeunes gens allaient changer ma façon de voir le monde.

En cette fin d'année 2081 la population de la Terre venait d'essuyer des fléaux successifs et terribles. Le climat catastrophique, suite des raz-de-marée, puis la progressive remontée des eaux accentuée par les chaleurs tropicales de certains pays et le manque de nourriture faisaient en sorte que les hommes mettaient toute leur intelligence, leur technicité et leur savoir faire au service de la planète. En signe de bonne volonté, celle-ci accordait un répit. Les désastres en tout genre cessèrent. Tout était à reconstruire, une certaine sagesse prenait place dans le cœur des gens, mais ce n'était pas si simple, et ce monde qui était à deux

*Ce que doivent être les choses*

doigts de mourir, à présent, le comprenait.

Ajoutés aux catastrophes naturelles, de nombreux conflits terroristes éclataient dans tous les points de la planète. Ces groupuscules avaient à leur tête un chef qui se faisait appeler Chrisys, d'origine Hongroise par son père et Russe par sa mère, cet homme effrayait les populations, lui et son petit peuple avaient pour nom : « *The Crooks* ». Quant aux athées, ils étaient considérés comme des parias et recherchés par la milice religieuse et policière. Dénoncés, ils comparaissaient souvent au tribunal pour refus de la religion, ils se devaient de se convertir sous peine de mort.

Les gens vivaient souvent en groupes familiaux dans des habitats exigus, le mètre carré était soigneusement régleménté. Il y avait là aussi un chef responsable qui devait administrer son groupe et répartir les tâches journalières pour chaque individu. Chaque personne avait un travail de solidarité envers la société, en contrepartie, il était nourri, logé, et avait droit tous les jours à 4 heures d'autono-

*Ce que doivent être les choses*

mie pendant lesquelles il pouvait vivre selon ses convenances. Un semblant de liberté sous une chape de dictature. Voilà à quoi était soumis le monde. Une liberté hautement surveillée dont les dignitaires de ces pays réunis voulaient hypocritement masquer le côté institutionnel et directif en offrant des vacances tous frais payés à leur peuple. Quinze jours dans « les hôtels du soleil », ainsi nommés dans « le pays » de leur choix. Je dis « pays » avec des guillemets, car depuis 2071, il n'y avait que de sept États bien distincts. Même si on était encore nostalgique de l'origine de sa patrie, il n'y avait que très peu de gens qui parlaient leur langue maternelle, l'anglais était la langue officielle.

Les lois étaient les mêmes pour l'humanité dans tous les états et la destinée des gens se rythmait ainsi dans une banalisation contrainte et forcée mais essentielle pour cette vie-là. On n'envisageait pas d'ailleurs une existence meilleure. Les événements climatiques avaient orienté l'activité dans ce sens et cette planète se structurait désormais, aujourd'hui, sur de

*Ce que doivent être les choses*

nouvelles bases nécessaires pour sa survie.





I.

**Éveil à la nourriture des choses.**



Le jour de la rencontre avec Nyad et Lian, j'étais en compagnie de Prat mon meilleur ami. Après avoir été comédien, à l'époque je l'appelais l'artiste ambulant, Prat était devenu peintre mural. Il ne peignait, à la perfection, que des anges, on le demandait pour cela, c'était le Michel-Ange des anges. Nous vivions en communauté d'artistes sous un même toit, Prat et moi étions les plus âgés, j'abordais mes 78 ans et lui ses 79 ans. Je travaillais encore pour notre contribution à la solidarité, j'avais abandonné l'écriture de romans pour devenir écrivain public. La société nous imposait un travail. Pour que nous soyons acceptée, toutes les personnes se devaient d'être utile et peu importait l'âge. Nous étions sur le parvis d'une basilique dont Prat avait peint l'intérieur. Mais

*Ce que doivent être les choses*

de nos jours, il était prudent de cacher notre athéisme car on ne plaisantait pas avec cela. Lorsque nous vîmes, devant nous, deux anges - sorte d'apparition - se tenir par la main. Il ne suffisait donc pas de voir des anges dans une église, il y en avait aussi dehors ! Cette image restera gravée longtemps dans ma mémoire car peu habituelle en 2081. Tout signe ostentatoire était mal vu, un des nombreux paradoxes de notre époque.

Lian vint vers nous et m'accosta :

– Je vous connais.

– Vous me connaissez ? Répondis-je.

– Oui, j'ai lu un de vos livres, « Méloé », dans lequel vous parliez des « Eveilleurs de Conscience ».

– Effectivement, mon premier livre mais comment se fait-il que vous me connaissiez, j'ai arrêté d'écrire depuis plus de vingt ans, on ne parle plus de moi nulle part ?

– J'ai communiqué par l'esprit, me répondit-il un sourire aux lèvres.

De nos jours, beaucoup de gens des villes

*Ce que doivent être les choses*

s'exprimaient par la pensée, il y avait même des professeurs pour cela qu'on appelait, en souriant, les « grands communicants ». Ils donnaient des cours qui se payaient très chers. Mais de nombreuses personnes ainsi que Lian faisaient cette gymnastique toute cérébrale en groupe ou individuellement sans professeur.

Il poursuivit :

– Il suffit d'avoir lu un livre de vous pour que je puisse communiquer avec votre pensée mais la vôtre n'est peut-être pas réceptive ? Me dit-il avec insolence.

J'avais abandonné l'idée de fonctionner par télépathie, l'exercice n'était plus de mon âge. Le dialogue n'était pour certains qu'un complément, une précision de l'analyse de la pensée, un substitut. Pour d'autres, il n'y avait que le langage, son irréversibilité était rassurante. On se méfiait de ceux qui ne juraient que par la pensée suprême. Les penseurs, comme on s'amusait à les appeler, étaient des gens doués de la faculté de s'adapter à ce monde mieux que nous. Ces êtres, souvent intelligents, avaient un sens de raisonnement

*Ce que doivent être les choses*

plus rapide que le nôtre, ce qui faisait d'eux des personnes très influentes dont on percevait mal le rôle. J'arrivai à dire :

– Que vous reste-t-il de cette lecture ?

– Mon éducation, me dit-il et il continua, je vais vous présenter Nyad.

Celle-ci s'avança vers nous d'un pas gracieux, j'étais conquis par cette jeune fille, Prat aussi. Ses premiers mots semblaient venir d'une autre planète :

– Je parviens à recevoir de belles ondes de vous.

Elle disait cela en nous tendant la main, Prat lui dit :

– Qu'est-ce que vous entendez par belles ondes ?

– Vos ondes de naissance.

– Ondes de naissance ? Répondis-je sans comprendre.

Elle enchaîna...

– Celles qui vous transportent près de nous à ce moment précis.

– J'avoue ne pas comprendre ?

Annonçai-je.

*Ce que doivent être les choses*

Elle posa son doigt sur ses lèvres et ajouta :

– Vos ondes de naissance, qui sont les mêmes que celles de Lian et moi, se cristalliseront dans le temps, vous comprendrez un jour.

Il y avait des êtres, dont l'intelligence vous émerveillait. Prat et moi étions tous les deux sous le charme de ces deux consciences élevées. Lian s'adressa à nous, une dernière fois et dit :

– Nos chemins sont liés, on se reverra.

Ils nous saluèrent en alignant en même temps un sourire magnifique et ils nous quittèrent. Deux anges s'envolèrent devant nos yeux ébahis. Prat m'apparut être un autre homme et moi je ressentis un long frisson extra-sensoriel me traverser tout le corps et me monter jusqu'au cerveau.

Nous restâmes quelques minutes sans voix essayant de nous remettre de nos émotions. Nous montâmes dans le *Flyingworld*, un bus propulsé par l'énergie du vent combiné avec un gaz de synthèse. Les ingénieurs avaient réussi à mettre au point un bus révolutionnaire qui se déplaçait avec ce procédé et était

*Ce que doivent être les choses*

aussi rapide que le tramway. Depuis 2073, la voiture n'était plus de ce monde et ne faisait plus rêver. L'atmosphère et l'état désastreux de la planète avaient changé les mentalités. Nous arrivâmes devant notre résidence qui s'appelait « *L'aigle déchu* », il n'y avait là que des artistes. Prat et moi occupions la même chambre en compagnie d'une ancienne Star de cinéma d'origine allemande. Avia Mankoff était beaucoup plus jeune que nous et avait 68 ans. Elle avait tourné avec les plus grands. Le cinéma aujourd'hui en 2081 était constamment présent dans les rues. De nombreux écrans diffusaient des films qui n'étaient plus réservés à une élite, des prix étaient décernés à ces nouveaux cinéastes qu'on appelait les filmeurs, profusion de films amateurs en tout genre, et de la propagande d'ordre moral.

Nous entrâmes dans notre chambre, Avia était nue devant le miroir comme souvent. Elle se réfugiait dans le passé et le souvenir de sa jeunesse où elle était adulée sous les flashes des photographes de la presse *people*. Elle avait eu des amants multiples, tous richissimes et



*Ce que doivent être les choses*

ne vivait que dans un bonheur fané, révolu. Avia se rhabilla obéissant à la demande de Prat. L'heure du dîner sonna, nous nous installâmes à la table commune, une grande table où nous étions dix-huit. Le repas était assuré par deux femmes, Gylie et Lyane, Gylie était la plus âgée et Lyane avait vingt ans. Elle était d'une gentillesse extrême et très sensible, d'une santé délicate mais toujours aux petits soins avec nous. Une enfant sans parents légitimes, on ne lui connaissait aucune relation avec des garçons de son âge. Tout le monde la prenait en pitié et l'aimait, même le gros Grato Samsor, ancien sculpteur, très bourru et parfois méchant, savait l'épargner.

Au dîner, la cuisine française était à l'honneur, un met traditionnel fut servi, un bœuf bourguignon, plat très rare à notre époque, la cuisine s'étant diversifiée pour devenir substantielle et équilibrée. On arrivait à faire une gastronomie saine où tout était calculé. Les gens mangeaient une nourriture cosmopolite, variée et dosée par sa valeur nutritive, son apport calorique et bio-énergétique mesuré.

*Ce que doivent être les choses*

Je lisais régulièrement avant de m'endormir. Les auteurs d'aujourd'hui étaient pleins de talent, d'une intelligence et d'une imagination débordante. La richesse de ces lectures, si étonnante, me transportait par leur contenu vers une ligne de conduite. On enseignait même dans les écoles la façon de voir de ces écrivains qui décrivaient le monde d'alors, réel et positif. Je lisais le livre électronique d'un jeune auteur Allemand, Léor Brogel au titre évocateur et intrigant : « Glyper, ou devenir soi », une histoire qui étrangement s'éveillera dans ma vie à des moments bien précis, relatant des faits similaires à mon quotidien. J'en étais à la cent vingtième page de ce roman, lorsque l'image de Nyad et Lian apparut curieusement ; les deux anges prononçaient les mêmes mots que les héros de mon livre. Ces mots, je ne cessais de les entendre dans ma tête : « *Vos ondes de naissance, celles qui vous transportent près de nous à ce moment précis se cristalliseront dans le temps, vous comprendrez un jour* ». Je pensais, ils ont probablement lu ce livre. Je sus par la suite qu'il n'en était rien. Lian me l'avouera et je

*Ce que doivent être les choses*

ne mis pas sa parole en doute. Je m'endormis là-dessus, ce monde devenait de plus en plus surprenant et insolite.



Ce matin-là, je fus réveillé par un rayon de soleil inquisiteur qui pénétra mes songes et les dispersa dans les trous noirs de mon inconscient. Prat et Avia étaient absents. Je regardai l'heure à ma montre solaire, il était presque 10 heures. Je pris soin de faire un brin de toilette et allai directement à la salle commune pour prendre un petit-déjeuner. Je croisai Gylie qui me dit :

– Il n'y a plus que vous. Vous savez qu'on ne sert plus après 10 heures.

Je balbutiai :

– Je n'y comprends rien ce matin.

Et elle poursuivit :

– Ce n'est pas dans vos habitudes.

– Vous n'avez pas vu Prat ?... Demandai-je

*Ce que doivent être les choses*

avec suspicion.

Elle me répondit :

– Il est parti avec Avia, tôt ce matin.

Je remarquai que depuis quelque temps, Prat et Avia s'évadaient tous les deux vers une destination inconnue. Prat, qui d'habitude me racontait tout, me cachait ses escapades avec Avia. Je ne comprenais pas et me dis que je devrais les suivre un matin secrètement. Sur cette réflexion, après mon petit-déjeuner, j'allai à mon travail dans le XV<sup>e</sup> arrondissement chez Madame Kate Elliot, une vieille dame de 90 ans pour rédiger sur son ordinateur des formulaires administratifs. Pendant le trajet, je pensais à mes lectures de la veille et ces mots, je ne cessais de me les répéter : « *Vos ondes de naissance, celles qui vous transportent près de nous à ce moment précis. Elles se cristalliseront dans le temps, vous comprendrez un jour* ». Dans un éclair de lucidité, je compris de leur importance, je songeai à les déchiffrer dans les jours à venir, ils renferment un code secret qui m'ouvrira les portes vers une chose que je dois savoir. Nyad et Lian en seront les clés,

*Ce que doivent être les choses*

notre rencontre n'est pas le fruit du hasard, je fis le rapprochement de leur apparition et les mots qu'ils prononcèrent avec ceux que j'avais lus dans le livre de Léor Brogel : « Glyper, ou devenir soi ».

Prat m'attendait au Pub «*The End* » dans le XIII<sup>e</sup> en compagnie d'Avia. Je terminai mon travail, remplis mon reçu et quittai la charmante dame. Prat et Avia étaient là sur la terrasse du Pub, sourire aux lèvres, Prat me lança :

– On avait du mal à se lever ce matin.

Je dis :

– Tu n'as pas des choses plus intelligentes à me répondre.

– Quoi, par exemple ? Me demanda-t-il. Son sourire fit une grimace embarrassée.

– Je ne sais pas, sur le fait de vous échapper tous les matins tous les deux par exemple ?

Il apparut gêné par mon propos, seule Avia avait toujours le même sourire, un sourire ironique. Et elle insista :

– Il y a des secrets dont on ne peut dévoiler le contenu, ils pourraient faire mal.

*Ce que doivent être les choses*

Je ne comprenais rien et répliquai-je :

– Bien intrigant comme secret, vous me faites presque peur.

– Il n’y a pas à avoir peur, tout juste à être prudent, répondit Prat qui serrait fortement la main d’Avia en la regardant avec tendresse dans les yeux.

Je les laissai à leur mystère et me promis de faire ce que j’avais envisagé : les suivre secrètement. Je commandai une bière, devenue un produit de luxe, peu de gens en consommaient car les brasseries (plus que trois dans le monde) étaient aussi rares que les distilleries de whisky. La majorité des gens ne buvaient que des boissons gazeuses à base de plantes dont les vertus pour la santé étaient reconnues, Avia buvait un soda pour une bonne circulation du sang, tous avaient leur utilité bienfaitrice. Le soleil était entreprenant en cette fin d’année 2081 et très généreux. Les saisons étaient complètement décalées et en proie à des caprices journaliers. On pouvait assister à un printemps à la rigueur hivernale, d’un jour à l’autre, la température pouvait varier considérablement. Les gens s’adaptaient et,



*Ce que doivent être les choses*

curieusement, ils étaient souvent souriants.

Je quittais mes amis pour me rendre à mon second travail tout proche. J’y allais à pied par la rue principale. Alors que je passais sous un porche, je tombai nez à nez avec Lian et Nyad qui sortaient d’un immeuble délabré. Il s’écria.

– Lôl ! Comme nous sommes heureux de vous revoir, nous avons tant de choses à nous révéler.

Et bêtement, je balançai :

– Quoi, par exemple ?

– N’allez pas trop vite à vouloir savoir, tout se découvre au fil de la vie comme le fleuve qui coule sous les ponts, c’est selon son cheminement.

Je n’aimais pas tous ces secrets, ces interrogations pour moi ne faisaient que perturber mon humeur, la rendre désagréable et gênante. Je parvins à prononcer une phrase sibylline :

– À savoir de quoi sera fait ce fleuve sous les ponts ?

Lian enchaîna :

– Si nous allions déjeuner ensemble à la

*Ce que doivent être les choses*

campagne ? Il disait cela en regardant Nyad qui parut réfléchir. Je restai moi-même surpris et après un temps, j'affirmai :

– Pourquoi pas, mais il faut que j'appelle Gylie pour la prévenir de mon absence pour le repas et j'irai à mon travail vers 14 H. 30 dans ce cas.

Lian nous persuada et nous sautâmes dans le premier *Flyingworld* venu puis nous nous dirigeâmes à l'extérieur de Paris. À la sortie de la ville nous parvînmes à trouver un emplacement près de la Seine, tout près d'un marchand ambulant de victuailles, Nyad alla vers lui pour acheter de la nourriture. Le temps était magnifique, un léger vent venait rafraîchir la douceur de cette journée. Lian étendit une couverture et nous nous installâmes. Je ne cessais de contempler Nyad, sa beauté, son élégance, sa grâce faisaient que tout, autour d'elle, était enchantement. Je ressentais à leur contact des ondes agréables et extra-sensorielles qui mettaient mes sens à fleur de peau. La discussion qui s'ensuivit me prouva

*Ce que doivent être les choses*

que j'avais en face de moi des jeunes gens tout à fait estimables. J'allais passer une heure, en leur compagnie, fort agréable.

Ce qui me surprit en premier lieu fut leur intelligence, doublée d'une acuité profonde et réceptive, tout me donnait à penser que le mieux serait d'écouter et de comprendre. Nous échangeâmes des banalités au début, mais très vite la discussion s'orienta vers un confort de langage mais aussi de pensée. Pour eux cela ne semblait pas être difficile. Nyad éveilla ma curiosité lorsqu'elle affirma :

– Il faut savoir que tout passe par le sourire et que le sourire a aussi son langage.

Lian (qui dévorait une cuisse de poulet recomposée) semblait comprendre. Moi j'avouais être dans l'expectative, dans l'attente d'une réponse plus claire, déchiffrer en somme. Je murmurai :

– Le sourire a son langage ? Celui-ci me répondit :

– Le sourire renvoie l'expression d'un contentement qui dans votre cerveau active les mots à venir, ce qui fait dire à Nyad que le sourire a son langage. C'est souvent pour

*Ce que doivent être les choses*

formuler de bonnes choses enchaîna-t-il. Il continua : la force du sourire tient davantage à sa persuasion qu'à son expression.

Je vis sur les lèvres de Nyad se dessiner, le plus beau des paysages lorsque les mots de son amoureux furent prononcés. Moi-même, je ne fus pas insensible à cet état de grâce. Je compris que tout passe par le sourire et que le sourire a son propre langage. Après avoir dégusté le dessert, je me séparai de mes nouveaux amis en les saluant. Il me chuchota :

– On se reverra.

– On s'appelle, je bredouillai. Lian poursuivit :

– Je communiquerai par la pensée notre désir de nous revoir, je ferai un appel ronronnant... dit-il en riant et il continua : « qui, dans votre cerveau, vous avertira de mon intention ».

– Quel genre d'appel ?

– J'imiterai le miaulement d'un chat.

– Ok ! Et à bientôt.

Je repensais, durant le trajet, aux mots de Lian, le sourire et son langage, pourquoi avaient-ils parlé tous les deux du sourire ? Je compris que cela était une façon de me dire une chose essentielle. Je sus par la suite que cette phrase dite par les deux jeunes gens avait son importance. Je ne savais pas encore que, par le sourire et son langage, cela allait m'ouvrir bien des portes mais surtout une porte bien cadenassée.

Alors que j'arrivais devant l'immeuble du XIII<sup>e</sup> arrondissement, pour mon second travail de la journée, une forte explosion retentit à quelques centaines de mètres de là. Je me protégeai dans un réflexe de survie avec ma

*Ce que doivent être les choses*

sacoche sur la tête. Je vis des gens affolés courir dans tous les sens et une immense fumée apparaître derrière un building. Quelqu'un s'écria, en passant à toute vitesse près de moi : « Ce sont les Brigands (*Crooks en anglais*), ce sont les Brigands ! Pour la première fois, ils commettaient des agressions en plein jour. Une femme, le visage en sang criait : « Ils ont tué mon fils, c'est affreux ! ». La police urbaine arriva rapidement sur les lieux, les soldats du feu étaient là aussi. Tout Paris et les grandes villes du monde vivaient dans une peur grandissante, toute une logistique de sécurité était mise en place. Chrisys le chef des terroristes était activement recherché. Certains médias critiquaient la façon mise en œuvre pour essayer de le capturer. On reprochait à la police son laxisme et l'on s'interrogeait sur son réel désir de le poursuivre

J'avais un message sur mon portable, Prat était légèrement blessé, il était à l'hôpital « *Little flower* » dans le V<sup>e</sup> arrondissement. J'y allai, sans tarder, par le métro. Il y avait la foule et une panique régnait. J'arrivai à la

*Ce que doivent être les choses*

porte de la chambre de Prat, j'entrai, Avia était là, elle me dit rapidement :

– Il n'a rien, juste un léger traumatisme, c'est l'affaire de quelques jours.

Je fus rassuré et embrassai Avia avant de caresser le front de Prat. Il était inconscient et semblait dormir. Je révélai à Avia :

– J'ai besoin de lui pour vivre, j'espère qu'il s'en tirera. Avia me dit :

– Il est hors de danger ton ami.

Elle m'embrassa et une petite larme apparut sur le coin de son œil gauche, elle prit un mouchoir et l'essuya. Avec tendresse, je lui déposai un baiser sur le front et proclamai-je :

– Qu'est-ce qu'on peut l'aimer cet homme.

Nous nous assîmes près de lui, en le regardant sans un mot, pendant un long moment dans un silence respectueux...

J'allai en compagnie d'Avia chez un ami à elle, le praticien Diaté dont le métier était : directeur de conscience, il avait le noble pouvoir d'assagir les consciences et de les diriger vers des affinités concordantes avec leur aspiration profonde qui, selon Diaté,

*Ce que doivent être les choses*

étaient juste à remettre en place dans l'esprit du patient. Avia avait besoin de ses soins, me dit-elle, régulièrement, elle était en proie à des doutes existentiels qui ne cessaient de la perturber. De nos jours, ces praticiens étaient en vogue et n'étaient pas considérés comme des psychiatres, leur métier était tout autre, leur savoir faire recherché et apprécié. Ces gens-là avaient le pouvoir de guérir ou d'abîmer leur client, dans la partie la plus intime de leur esprit, quelquefois, par accident ou intentionnellement, ils pratiquaient un véritable lavage de cerveau.

Nous étions en chemin vers chez cet homme.

Je dis à Avia :

– Et tu crois en ces charlatans ?

– Oui, j'y crois ! Qu'est-ce qui te fait dire que ce sont des charlatans ?

– Je me méfie de ces gens-là comme des psychiatres, ils ont la fâcheuse manie de vous faire croire qu'ils vous soignent, mais je crois plutôt qu'ils vous entretiennent dans un malaise quasi permanent, juste pour servir leur intérêt financier, ils sont souvent plus dérangés que



*Ce que doivent être les choses*

vous. Je pense Avia, que lorsqu'on est comme toi fragile, les amis sont plus susceptibles de t'aider. Fais confiance à Prat et moi pour te sortir de cette mauvaise passe. Ton équilibre ira vers un mieux, en dialoguant avec nous, et ne sois plus à l'écoute de ces... je te le redis encore, de ces charlatans, qu'en dis-tu ?

– Tu as peut-être raison, mais laisse-moi aller à ce rendez-vous, après je verrai.

– Je t'accompagne, je suis curieux de voir comment il se présente.

– Il est d'origine arabe, on l'appelle affectueusement, mais aussi terriblement, Abu Ali, qui veut dire Hitler.

– Pourquoi ? Répliquai-je.

– Parce que pour certains, il est affectueux et pour d'autres, terriblement effrayant.

– Effrayant, dans sa pratique ? Dis-je, l'air interrogateur et songeur.

– Oui, en quelque sorte, c'est sa façon de traiter le mal de ses patients. Il est un peu exorciste et comme il dit, il veut extirper ce mal pour que les personnes retrouvent leur métabolisme d'avant. Car pour lui, tout est à positionner dans l'esprit de son client, faire

*Ce que doivent être les choses*

juste une petite opération cérébrale, pour que tout se recompose. Il peut avoir, aussi, des méthodes douces et son surnom « Abu Ali » peut être aussi bien affectueux que terrible, d'ailleurs les gens ne font pas de différence.

De nos jours, le tortionnaire qu'était Hitler a des côtés attachants et effroyables dans les têtes - Hitler «Abu Ali» en arabe -, ne voulait plus rien dire, si ce n'est le mythe lointain de barbe bleue perdu dans les mémoires des gens et remplacé par Hitler.

Nous arrivâmes devant l'immeuble du praticien Diaté, un édifice de cinq étages, en fibre de carbone dont la rigidité était d'une qualité ultra-sophistiquée de couleur bleu Roy, dans la modernité de l'époque. Pour y entrer, vous deviez faire un sourire devant une caméra, votre sourire était aussitôt analysé et enregistré dans une banque de données. Il était fiché et aussitôt assujéti à des laboratoires pour une expertise approfondie. En 2081 chaque sourire était la carte de visite de l'individu, sa personnalisation pouvait lui ouvrir les portes. Votre sourire était votre carte d'identité et

*Ce que doivent être les choses*

donnait toutes les informations concernant aussi votre santé, votre personnalisation de type à caractère douteux ou non, et était sur le point de donner d'autres renseignements concernant votre vie privé et cela par la simple expression de celui-ci. Lorsque nous fîmes notre sourire devant cette caméra, je pensais aux mots de Lian et Nyad : le sourire a son propre langage. Je me dis qu'il avait, entre autres, ce sourire-là, mais qu'eux me parlaient d'un sourire plus parlant, plus sous-jacent, peut-être différent, apparemment à deux voire trois interprétations, si on inclut ce sourire administratif. Je cherchais à personnifier chaque sourire pour mieux comprendre ce qu'il voulait me dire. J'en conclus qu'on pouvait aussi le démystifier, le rendre énigmatique aux yeux de certaines personnes, mais qu'il y avait là tout un travail à exécuter, que je songeais faire auprès des deux adolescents.



Nous entrâmes. Un long couloir s'ouvrait devant nous avec trois portes plus l'ascenseur sur le côté droit, tout était de la même couleur. Six fauteuils en laqué blanc synthétique, des photos en noir et blanc de Paris à diverses époques, une lumière tamisée aux reflets d'argent, des couverts et une petite table également en blanc comme les murs de cette entrée. On pouvait boire des sodas et des infusions, il n'y avait personne à attendre. Je lisais les plaques de chaque consultant, au 1<sup>er</sup> étage, un orthophoniste, – métier très prisé en 2081, car les gens, ceux qui utilisent encore le dialogue ont d'énormes difficultés d'élocution – ; au 2<sup>ème</sup> étage, un liseur de contes ; au 3<sup>ème</sup> , un magnétiseur ; au 4<sup>ème</sup> , un dentiste ; au 5<sup>ème</sup> , le

*Ce que doivent être les choses*

praticien Diaté.

Avia me notifia, alors que je m'attardais à lire ces écriteaux.

– Viens, il consulte au 5<sup>ème</sup> .

Ma réponse fut :

– J'arrive !

Nous prîmes l'ascenseur et arrivâmes devant sa porte qui s'ouvrit automatiquement. Nous entrâmes et nous dirigeâmes sous un faisceau lumineux, d'où une voix se fit entendre pour nous indiquer la troisième porte à gauche afin d'attendre, l'appel du praticien. Les pièces étaient comme au rez-de-chaussée d'un blanc aseptisé et médical, des photos de nus, qui hésitaient entre le figuratif et l'abstrait, et qui tapissaient les murs. Je ne me sentais pas vraiment à l'aise, surtout que nous n'avions pas vu âme qui vive depuis notre entrée. La même voix nous annonça : Monsieur Diaté va vous recevoir dans dix minutes... Monsieur Diaté va vous recevoir dans dix minutes. Avia me dit :

– Je ne crois pas que tu sois accepté à la consultation. Il n'aime pas être dérangé.

*Ce que doivent être les choses*

– Si tu voulais, et avec son accord j’aimerais assister à cette analyse.

– Je n’y vois personnellement pas d’inconvénient.

– J’essaierai de le convaincre.

Avia me répondit en se pinçant légèrement les lèvres et dans un murmure :

– Cela ne sera pas facile.

La ponctualité de Diaté fut troublante, à l’ultime minute, la porte automatique s’ouvrit devant nous. Avia entra et je restai dans la salle d’attente en espérant qu’Avia lui parle de mon désir de participer à la consultation. Au bout de quelques minutes une voix gracile me dit : « Monsieur Lôl vous pouvez entrer ». J’entrai déterminé et surtout avec une curiosité nerveuse. Je vis pour la première fois cet homme dont Avia ne cessait d’encenser les mérites et l’intelligence. J’eus une impression désagréable comme si je sentais des ondes maléfiques autour de lui. Il portait la quarantaine, de taille moyenne, un peu ventru, des jambes et des bras assez courts. Il avait aussi une calvitie totale, une

*Ce que doivent être les choses*

paire de lunettes à la *Sigmund Freud*, ce qui pour cette époque était de la coquetterie, car nos yeux étaient devenus indéfectibles, une légère cicatrice remontant du bas de son œil gauche jusqu'aux sourcils. Sa voix était à la limite du supportable, une voix très fluette et à peine audible. Il me dit, d'une façon cavalière :

– Installez-vous dans ce fauteuil près de la fenêtre, et laissez-moi travailler en silence je vous prie.

Je n'avais nullement l'intention de le perturber.

– D'habitude je n'accepte quiconque, que mes patients, mais Avia, à qui je ne refuse rien me l'a si gentiment demandé. Je fais pour vous une exception, je souhaite que cela soit bien compris, ok ?

Il me regardait au-dessus de ses lunettes comme un professeur de morale.

Je percevais un malaise de la part d'Avia, elle n'était plus la même comme si elle était conditionnée, sous sa possession. J'entrepris d'analyser tout ce qui allait se passer, d'étudier chaque mouvement et chaque parole, ne rien perdre de cette consultation. Ce qui me surprit



*Ce que doivent être les choses*

en premier lieu – Avia était étendue sur le divan depuis une dizaine de minutes –, c’est qu’il ne parlait pas, ne faisant aucun geste, juste son regard au-dessus de la tête d’Avia. Je trouvais cela étrange et portais toute mon attention aux moindres détails. Je remarquai, que pendant cette scène, il clignait des yeux comme s’il concentrait son esprit sur sa tête en faisant passer une énergie toute cérébrale dans son cerveau. Au bout d’une bonne vingtaine de minutes, il lui dit :

– Laisse entrer les mots, je les ai cherchés au fond de toi, surtout ne les refuse pas.

Puis il appliqua ses doigts sur son front comme un magnétiseur. Avia était quasiment sous hypnose, son visage semblait rajeuni, apaisé dans une plénitude douce. Même moi, qui observais cela un peu à l’écart, je ressentais une sérénité, un bien-être apparent, quelque chose de fusionnelle. Je me sentais, moi aussi, différent. Je n’avais, en revanche, pas reçu les mots qu’elle avait au fond de son être.

Il prit délicatement la nuque d’Avia

*Ce que doivent être les choses*

l'aidant à se redresser, celle-ci était encore dans une somnolence presque à la limite de l'inconscience, et après avoir fait un geste de la main devant ses yeux, il annonça :

– Maintenant tu vas m'exprimer les mots qui sont en toi et il enchaîna, je vous prie Monsieur Lôl de nous laisser, ce ne sera pas long, allez dans la salle d'attente.

Je fis, à regret, ce qu'il me demanda, j'allai, un peu inquiet pour Avia, attendre dans cette pièce peu sécurisante. Je visionnais, en attendant, sur un écran un petit court-métrage, les mérites de Monsieur Jamel Diaté retraçant un peu de sa vie et son parcours pour devenir une des personnes les plus influentes de Paris. Sa renommée était reconnue dans le monde entier. Il avait même un éminent patient, Yog Xang, le Président en personne, le chef suprême des nations réunies. On lui connaissait aussi des sympathisants des «*Crooks*», des notables, et des femmes importantes qui régissaient le plus grand nombre des fauteuils Ministériels des États. Les femmes étaient très puissantes, elles dominaient les hommes

*Ce que doivent être les choses*

et accaparaient le monde par leur intelligence et leur pragmatisme. Une Italienne, Marina Elventi briguait la place de dirigeant au prochain mandat Présidentiel. Cette femme, je l'avais rencontrée lorsque j'étais dans le cercle très fermé des écrivains en vogue de l'intelligentsia Parisienne, une femme très cultivée qui avait le sens de la répartie.

J'étais perdu dans la réflexion, Avia apparut. Je la trouvai bizarre, un peu détachée, même sa démarche était chaotique. Je lui dis :

– Ça va ?

Elle me répondit comme si elle avait un peu bu.

– C'est normal que je sois ainsi, cela va passer.

– Tu crois ?

– Puisque je te l'assure ce n'est pas la première fois que je le consulte.

– Et c'est à chaque fois la même chose ?

– C'est l'affaire de quelques minutes.

– Tu veux t'asseoir ?

Elle se tenait le front et dit :

– Je veux bien.

*Ce que doivent être les choses*

Nous étions au rez-de-chaussée, nous nous assîmes et je lui servis une infusion de thé à la menthe. Je l'observais du coin des yeux un peu inquiet en songeant : qu'est-ce qu'il avait pu lui dire ce Monsieur Diaté. Je n'osais pas lui demander de me révéler les mots qu'elle avait au fond d'elle, en pensant que cela était personnel et tout à fait secret. Une chose était sûre, si un jour, je devinais que sa santé était en jeu et viendrait perturber sa vie, je ferais en sorte de lui faire dire, je l'aimais, moi aussi, Avia.

Après quelques jours de convalescence, Prat était sorti de l'hôpital. Il apparaissait dans une forme relative, avec un bon moral. Avia et moi étions tout heureux de le revoir, il arborait un grand sourire en nous voyant à la porte de la clinique. Ses premiers mots furent à l'intention, il faut bien avouer de celle qu'il aimait :

– Viens ma petite chérie, j'ai une folle envie de t'embrasser.

Il alla au-devant d'elle, la démarche peu assurée et se tourna vers moi, le regard pétillant et me dit :

– Mon petit Lôl, mon frère, mon ami, je t'embrasse aussi.

Je vis apparaître une larme perlée au coin de son œil droit, nous étions aussi émus que

*Ce que doivent être les choses*

lui. Cela faisait presque quinze jours qu'on ne s'était pas revu. Avia et moi étions allés à plusieurs reprises à son chevet, mais il dormait à chaque fois.

Nous regagnâmes tous les trois la résidence « *L'aigle déchu* » pour le dîner du soir. Durant le trajet en métro, Prat ne parlait pas, comme s'il était ailleurs, même Avia était silencieuse. Je la trouvais un peu bizarre en ce moment. Depuis son analyse, je ne la sentais pas au mieux. Elle me disait souvent qu'elle avait froid.

Le dîner était servi à 19 heures précises, une cacophonie prenait place aux premiers coups de fourchettes. Cela était habituel, il régnait toujours le même charivari verbal. Il y avait à ma droite le gros Grato Samsor, à ma gauche Avia et en face de nous Prat, Gylie et Lyane qui faisaient la navette entre la table et les cuisines à tour de rôle. Nous étions tous les cinq en bout de table. La discussion, la nôtre, était toujours un régal soit par son impertinence, soit par la qualité des sujets abordés. Gylie et Lyane avaient choisi pour cela un coin de table

*Ce que doivent être les choses*

à la *Fantin-Latour*. Nous étions des Poètes Parnassiens, des Philosophes, des Joyeux drilles, tout simplement des amis liés par une complicité sans équivoque. Le sujet abordé ce soir-là était : Avons-nous besoin de la religion ? D'habitude, Prat et moi étions peu loquaces sur le sujet, mais avec eux, cela était un réel plaisir de débattre d'autant que nous n'étions pas souvent du même avis, mais le thème était d'actualité. Les Brigands, pour des mobiles religieux, accomplissant leurs actes par la violence.

« *The Crooks* », les taupes, qui agissaient souvent la nuit, Chrisys leur chef, le redoutable, était dans la bouche de Grato Samsor un modèle pour le monde entier. Pour lui, il était l'homme le plus honnête qui fut. Selon lui, le plus cohérent avec ce monde, celui qui était dans la logique contre les incohérences, les absurdités, les perversions, les rivalités. Il était l'homme des illogismes et contre la bêtise ambiante de la planète. Mais pourtant bien à l'origine des désordres, des attentats perpétrés par ses troupes. Certains, comme

*Ce que doivent être les choses*

Grato, le considéraient comme un Dieu, comme un éminent frère de tous les peuples. Néanmoins, il avait des milliers de morts sur la conscience, mais aussi, hélas, de nombreux sympathisants.

Gylie, une femme de près de soixante ans, aux traits fatigués, qui avait été jadis une belle femme, dit une parole sibylline :

– Sa conscience ne promène pas ses morts, elle les compte.

À ces mots, j'eus un léger éclat de rire tout comme Prat et Avia. Même Lyane d'habitude si peu joviale esquissa un sourire probant.

Grato enchaîna tout en mangeant avec ses mains un haldos (mélange, de plantes d'Asie et de viande).

– La vie est ainsi faite, qu'on ne doit pas négliger la présence d'un tel homme au nom de la religion.

– De quelle religion ? Rétorqua Avia.

– Celle de nous tous !

– De nous tous ? Entonna timidement Lyane.

– Oui, celle qui nous réunit chaque soir, tous les matins et midis autour de cette table.



*Ce que doivent être les choses*

– Que veux-tu dire par là ? Jeta Prat avec insistance.

– Mais enfin, ne me faites pas vociférer que vous êtes tous des athées !

Sans manifester le moindre mot nous continuâmes à manger, laissant échapper quelques secondes après un regard dans la direction de Samsor. J'eus l'impression qu'il se doutait de quelque chose, peut-être fait-il partie de la milice religieuse et policière ou bien sert-il d'indicateur ? J'avais la fâcheuse manie de m'inquiéter de tout, son regard pourtant traduisait sa pensée. Je jugeai bon d'en parler à Prat après le repas dans notre chambre, mais sans qu'Avia ne sache rien de mes interrogations. De toute façon, il fallait être le plus discret possible dans cette affaire, Grato mettrait facilement son grain de sel au moindre soupçon. Être prudent, j'espère que Gylie et Lyane seront, elles aussi, d'une grande vigilance, leur vie en dépend car je pense qu'elles sont, aussi, des athées. Tout m'incite à la prudence et peut-être à la méfiance. Gylie me fit part de notre tour pour faire la vaisselle. J'y allai en compagnie de Prat, Avia et Grato.

### *Ce que doivent être les choses*

La cuisine datait de la fin du XX<sup>e</sup> siècle tout comme la résidence, qui ne couvrait que 120 m<sup>2</sup> pour dix-huit personnes. Elle était d'aspect austère avec des meubles anciens de la fin du dix-neuvième ; un éclairage artificiel et à l'économie ; des chambres, de trois à cinq personnes de 20 m<sup>2</sup>, au nombre de quatre avec une salle de bains et une penderie communes. La cuisine en revanche offrait un confort de tout premier ordre. Cela était centralisé par un ordinateur qui ordonnait, non seulement la cuisson des plats selon leurs ingrédients, mais avait aussi la capacité d'intégrer pendant la cuisson, grâce à des bras métalliques diverses choses comme des pommes de terre ou des sauces accompagnatrices. Le point faible dans cet agencement de modernité était qu'il n'y avait pas de lave-vaisselle, on réduisait l'eau qui parvenait en un mince filet au robinet. Dans les salles de bains, l'eau coulait, pour chaque personne, pas plus de dix minutes, s'arrêtait d'elle-même à la fin du laps de temps permis, l'eau était un produit rare et nécessaire, un de ces privilèges notoires.

Après avoir fait ce service obligatoire,

*Ce que doivent être les choses*

nous regagnâmes nos lits, Avia resta papoter avec Gylie, à la porte blindée de la résidence. J'en profitais pour partager avec Prat mon inquiétude au sujet du regard douteux de Grato à propos de notre athéisme. Prat se montrait moins soucieux que moi. Il n'y avait pas de quoi s'alarmer avait dit-il. Je restai sur mes interrogations, bien légitimes à mon avis. Je repris, avant de m'endormir, la lecture du livre de Léor Brogel « Glyper, ou devenir soi ». Au fil des pages du roman, je vis défiler, sous un autre décor et d'autres personnages : ma vie !... Je refermai le livre me persuadant n'être pas que de fiction, j'étais bien réel, vivant, respirant cet air si précieux comme s'il était rationné.

La nuit fut douce et calme. Au matin, je me réveillai en me frottant les yeux. Un léger vent sifflait à travers les volets en bois et le jour commençait à se lever. À mon réveil, Prat et Avia n'étaient pas là. Ils avaient encore fui vers cette destination inconnue, ce que je supposais. Je m'habillai vite fait et me dirigeai dans la pièce commune pour le petit-déjeuner. J'eus juste le temps d'apercevoir les deux

*Ce que doivent être les choses*

compères sortir par la petite porte de derrière. J'enfilai en vitesse mon blouson et, comme un espion, je les chassai en essayant d'être le plus discret possible. Ils passèrent devant le Trocadéro, puis l'ex-Avenue Charles-De-Gaulle, qui avait maintenant pour nom : *The future's future's avenue*, ils remontèrent une petite rue adjacente à l'ancienne avenue et se trouvèrent devant une bâtisse, usée par le temps, surmontée d'une croix. Alors qu'ils entraient, je fis un pas en arrière derrière un panneau publicitaire, Avia avait tourné la tête dans ma direction. Mais visiblement elle ne m'avait pas aperçu. Je fus stupéfait de les surprendre entrer dans ce genre d'endroit, alors que je les croyais athées. J'eus un moment d'hésitation devant cet immeuble puis j'entrai comme si je pénétrais dans un lieu interdit pour moi, même si parfois j'accompagnais Prat à l'intérieur des églises pour son travail de peintre, une église qui, en vérité, n'en était presque pas une.

L'aspect hétéroclite du lieu était pour le moins étrange, des statues de Saints côtoyant des peintures murales relatant des faits d'armes, des boiseries atteintes par les

*Ce que doivent être les choses*

champignons sur certaines ossatures et un autel très spartiate donnaient à cet endroit une apparence singulière. Je remarquai, que cette petite église était d'une propreté exemplaire. Je ne sais pourquoi, une discrétion s'imposa et me vint à l'esprit de me dissimuler derrière une colonne. J'observais depuis quelques minutes mes deux amis, ils avaient l'air recueillis, dans leur, je le pensais, soi-disant prière. Car je ne croyais pas du tout à leur sincérité, quels comédiens ces deux-là, en esquissant un léger sourire. J'eus, dans un laps de temps, assez court, le curieux sentiment que nous n'étions pas seuls. Il fallait se montrer méfiant, j'en arrivais à me dire : *mon gars, il faut que tu partes d'ici, le plus rapidement possible*. J'allai vers la sortie dans la crainte d'être surpris par quelqu'un. Je voulais être le plus étranger qu'il soit, me confondre avec les murs que je longeais. Une fois à l'air libre, ma respiration fut plus régulière et normale.



Vendredi était une journée d'aptitude où je me devais d'être en phase avec moi-même, c'est-à-dire que mes actes, mes paroles, mon quotidien soit en harmonie avec mes pensées. Tous les vendredis, je m'appliquais à concentrer mon esprit. J'y parvenais rarement. Lian m'avait expliqué que cela doit venir naturellement, que mes pensées doivent soutenir les actes et la parole, que je devais accoucher de mes gestes et de la parole dans l'instant. Pourquoi le vendredi, le vendredi était la seule journée où je laissais mon esprit en repos, Lian m'avait enseigné que la fin de la semaine était propice à ce genre d'exercice. Tout le côté neurologique a besoin d'une

*Ce que doivent être les choses*

respiration, il m'avait dit tout cela lors de notre déjeuner sur l'herbe près de la Seine, en compagnie de Nyad. Il avait ajouté : « *les personnes qui savent être dans la plénitude de leurs pensées sont des êtres dont les Facultés sont élevées donc plus réceptives à leur environnement, ce qui leur donne des pouvoirs illimités. Ils sont, en outre, moins vulnérables donc plus forts devant les événements, ce sont souvent des êtres attachants* ». Il avait conclu que cet exercice était nécessaire dans un premier temps, mais que cela ne devait pas être perçu, ni même venir à l'esprit de ces êtres, cela doit être dans l'ordre de « *Ce que doivent être les choses* » ni plus ni moins.

Orienté dans ma réflexion, j'allai à mon premier travail de la semaine. J'y allais avec la sagesse qui s'impose mais dans mon esprit une pensée vénéneuse s'infiltra et me fit peur. Je sentais son poids de menace, cette pensée la voilà : ma vie était en danger. Je ne saurais vous l'expliquer concrètement, mais une intuition forte se propageait à une cadence folle dans ma tête. J'essayais de la



*Ce que doivent être les choses*

chasser rapidement, j'y parvins, difficilement, me vint alors une autre pensée plus positive. Effectivement, je venais de recevoir un appel sonore dans mon cerveau : le miaulement d'un chat. Lian m'avertissait par télépathie de son désir de me voir. J'étais tout heureux de recevoir son message, je l'avais capté alors que je n'étais pas, d'habitude, réceptif à cet exercice cérébral.

Notre rendez-vous était prévu pour la fin d'après-midi à 17 heures devant le Sacré-Cœur, Nyad serait là. Lian m'avait confié qu'elle avait une communication explicite à me faire passer, pas par télépathie car trop chargée d'insinuation. J'avouais être un peu surpris par la teneur de cette communication, qui devait avoir une certaine importance et un peu dure à entendre. Une petite angoisse me serrait soudainement la gorge, une appréhension bien compréhensible. Je vaquai à ma tâche journalière et des pensées vinrent à mon esprit dans un grand désordre. Je ne voulais même pas songer à ce qui me fallait subir, de toute façon il était nécessaire de rester zen dans toute cette histoire, pas facile.

*Ce que doivent être les choses*

Après le déjeuner dans un bar du XV<sup>e</sup> arrondissement, j'allai à mon second travail de la journée, en attendant l'heure fatidique de 17 heures. J'essayais d'être le plus concentré, mais la tâche n'était pas si commode. Madame Kate Elliot m'offrit une infusion à base de plantes, pour, me dit-elle, me calmer. J'étais d'une anxiété visible et sensible à de petits tremblements, à 78 ans le moindre stress mettait mon cœur à contribution. Elle me proposa de me détendre chez elle, sur le divan de la cuisine, elle vivait seule dans un appartement de 25 m<sup>2</sup>. Elle faisait partie des rares privilégiés à demeurer seule, la majorité des gens cohabitaient, les responsables des États avaient, eux aussi, ce privilège d'habiter avec femmes et enfants, ou bien seuls. Je m'allongeai et dormis, pendant presque une heure et demie. Madame Kate me réveilla en agitant l'épaule et disant : « il est 16 h. 30... Monsieur Lôl ». J'étais encore dans mes songes, dans des voyages en proie à une néréide au regard velouté, oui même à 78 ans, on peut avoir ce genre de rêves exquis.

Je me rafraîchis la tête d'un peu d'eau et

*Ce que doivent être les choses*

partis vers mes certitudes, vers mon rendez-vous. Je pris le métro pour être rapidement devant le Sacré-Coeur. Il y avait foule dans les compartiments, j'avalai un soda acheté à l'entrée du métro. Plus j'approchais du lieu et plus je sentais monter en moi la pression, mais je reçus dans mon cerveau par télépathie un message de Lian qui se voulait rassurant, je n'étais pas seul, ils allaient m'aider. Avec eux, je serais plus fort. Leur jeunesse, leur vivacité et leur intelligence étaient pour moi des arguments de poids.

J'arrivai à l'heure, mes deux amis étaient là aussi, le visage de Lian me semblait préoccupé alors que celui de Nyad était serein. Je me dis qu'il faudrait que je prenne en compte la confiance de celle-ci, sans pour autant négliger l'autre.

Il me proposa :

– Allons prendre un verre, nous serons mieux à l'intérieur d'un pub.

– Ok... Bafouillai-je, sans vraiment savoir ce que je voulais faire.

Nous nous dirigeâmes vers le pub le plus

*Ce que doivent être les choses*

proche, elle serrait la main de Lian, ses longs cheveux blonds flottaient au vent, son regard était limpide et beau comme si rien ne pouvait l'atteindre. Nous nous installâmes à l'écart dans un angle où dominait la couleur verte ; des billards, des jeux de fléchettes, une musique traditionnelle écossaise égayait une atmosphère tranquille, quelques rares clients discutaient au bar.

– Ma vie est-elle menacée ? Demandai-je, inquiet.

Il me répondit :

– Des gens te surveillent et ne te lâchent pas, n'as-tu jamais remarqué ?

– J'avoue que non !

– Tu es bien rentré dans une église ?

– Oui, mais je ne pense pas quelqu'un ait remarqué ma présence ?

– Si, il y avait des caméras dans cette église, et il enchaîna, tu es dans le collimateur des services secrets de la milice religieuse et politique.

– Je n'ai rien fait de mal ! Dis-je dans un sursaut.

*Ce que doivent être les choses*

– On te soupçonne d’avoir des amis bien placés dans l’opposition et d’après eux tu serais l’ami intime de Marina Elventi, la future présidentiable.

– Je l’ai rencontrée trois fois dans mon existence, c’est à peine si nous nous connaissons.

– Mais pour eux, tu es douteux donc dangereux.

– Dangereux, moi... Je ne sais pas en quoi je peux être quelqu’un de dangereux, ils sont fous.

Nyad qui n’avait pas parlé dit :

– Ils essaient de créer des ondes négatives autour de toi, pour que tu tombes dans leur piège, je ferai en sorte de les contrer par des ondes positives, notre force est notre pouvoir de persuasion, laisse-toi guider par mon influx.

Je ne pensais pas qu’elle possédait tant de puissance, même si je l’avais un peu pressenti. Toujours est-il que j’étais en proie à une surveillance et que j’avais besoin d’eux. Je

*Ce que doivent être les choses*

me sentais à leur côté à l'abri de la moindre attaque. Ils me rassuraient, ils me rendaient plus fort et moins nerveux, Leur énergie, leur intelligence, leur flair seraient vitaux pour la suite de mon existence. Nous nous quittâmes après que Lian me fit part de son intention de rester en contact permanent par télépathie avec eux, nous nous échangeâmes des codes secrets. Ils me rappelèrent que notre sourire pourrait nous ouvrir bien des portes et qu'ils me donneraient quelques clés à cet usage.

Samedi allait être une journée de transition aussi bien dans mon esprit que dans ma vie. J'avais la ferme intention de retourner à cette église Rue St Philippe qui donne sur la rue du Faubourg St Honoré. Allais-je en parler à Prat... Sûrement pas, je ne voulais surtout pas lui mettre la puce à l'oreille, ni même à Avia. Il fallait être, pour l'instant, discret, ne pas les mettre aussi en danger. Je consacrai ma journée à faire dans ma tête cette journée d'aptitude que je n'avais pas su faire vendredi.

Une certaine coordination rythmait mon existence, du moins mon quotidien. J'avais bien suivi les conseils de Lian, mais j'y pensais, donc je ne faisais pas ça naturellement, il m'avait dit que cela ne doit pas venir à

*Ce que doivent être les choses*

l'esprit pour que cette journée d'aptitude soit bonne. Être en harmonie avec ses pensées doit à peine vous effleurer, pour être en plein accord avec soi-même. Et les événements qui viendront vous perturber se trouveront irrémédiablement diminués. J'entrai pour une séance de massage, Rue du Chemin Vert dans le XI<sup>e</sup> arrondissement, histoire de me mettre dans un confort mental qui m'assurerait aussi un certain confort corporel. L'endroit était fait de petites pièces de couleurs différentes et l'on pouvait lire sur chacune des portes, un petit mot : Couleur Fuchsia pour donner du rose à votre vie. Je la choisis pour sa couleur, mais aussi pour une belle Laotienne, légèrement vêtue, au corps de rêve, à la gentillesse aussi parfaite. Une musique Asiatique parfumait la pièce, j'étais allongé nu entre des mains expertes.

Lorsque je ressortis, une heure après, je me sentais sur un nuage, qui allait bien vite annoncer d'autres nuages plus menaçants. Je marchais en direction de la résidence depuis plus de vingt minutes, et je sentais qu'on me



### *Ce que doivent être les choses*

suivait, j'essayai d'être celui qui n'avait rien remarqué, d'être le moins suspecté. J'aurais aimé, cependant, voir la tête de mon poursuiveur sans que celui-ci s'en aperçoive mais comment faire ?... L'idée me vint d'attirer son attention par un petit fait qui le coincerait, je retournai sur mes pas et me dirigeai vers lui car j'avais remarqué un homme à l'allure bizarre, dont le visage ne m'était pas inconnu. Je l'avais surpris à me suivre à plusieurs reprises sans lui prêter, toutefois, une attention particulière. Arrivé à sa hauteur, je lui dis tout de go en lui tendant la main : « comment vas-tu depuis tout ce temps !... ». Il parut surpris et me dit : « Je ne vous connais pas ?... Monsieur ». Alors que j'avais attrapé son bras, il se débattait et réussit à s'échapper, je le pourchassai, mais il me distança.

Mes séances, de jiu-jitsu, apprises près des maîtres japonais dans l'art de se défendre pendant ma jeunesse ne me furent guère utiles, mais j'étais assez heureux de renouer avec quelques pratiques, pas du tout oubliées. Sa jeunesse, et mon âge certain ont favorisé sa fuite. J'étais bel et bien surveillé, j'essayai,

*Ce que doivent être les choses*

tant bien que mal, de reprendre mon souffle après cette course. Je voulais envoyer par télépathie, un message à Prat, pour lui raconter mon histoire, mais je n'arrivai pas à concentrer mon esprit et y renonçai en me disant que cela valait mieux ainsi. Il fallait que je sois discret même auprès de Prat et Avia, ne pas mêler leur vie aux dangers de la mienne. J'arrivai près de la porte de la résidence, après une bonne heure de marche, fatigué et en proie aux doutes sur la suite de mon existence. Je tombai dans les bras de Gylie qui vint m'ouvrir la porte, car mon sourire ne fut pas enregistré par le décodeur visuel ; j'eus quand même la force de sonner. Avec l'aide, d'autres résidants dont Grato on me monta à ma chambre, on me déshabilla et je dormis comme un enfant jusqu'au matin suivant sans même descendre pour le dîner.

À l'aube, je fus réveillé par les bavardages en sourdine de mes deux compères sans comprendre le sens de leurs phrases. Je faisais celui qui dormait en espérant capter leur conversation, mais rien ne me parvint, je pris la décision de sauter de mon lit en m'exprimant :

*Ce que doivent être les choses*

– Alors mes petits amis comment ça va ce matin ?

– Il n'est pas mort celui-là, répliqua Prat un esquissant un léger sourire.

– Vous voulez que je meure ? Répondis-je ironiquement, moi aussi, en souriant.

– Nous ne voulons aucunement ta mort me lança Avia... Qui sortait de la salle de bains, nue, comme à son habitude devant nous.

– Enfile un peignoir, je t'en prie, lui dit Prat pour la énième fois et il continua, même si tu as encore de beaux restes épargne-nous encore ce spectacle.

Elle le dévisagea et dit d'un air vexé :

– Ce n'est pas pour te plaire ! De toute façon tu n'es pas un homme à conquérir, je me demande si tu as eu beaucoup de femmes dans ta vie ?

Alors que j'assistais à cette joute verbale, je réagis :

– Je connais Prat depuis longtemps et je peux te dire qu'il était un homme à femmes.

– En tout cas, il n'est plus cet homme apparemment et elle referma la porte de la salle de bains avec fracas.

*Ce que doivent être les choses*

Nous échangeâmes un léger sourire complice, sur un fait qui nous agaçait depuis longtemps mais qui cette fois avait pris de l'ampleur.

Ce dimanche, pendant mon petit-déjeuner, mon esprit papillonnait sur des sujets différents et l'air était agréable. Tous les deux avaient pris le chemin de cette église. Une intention de m'y rendre aussi, alors que j'étais sous la menace d'une surveillance accrue, mais comme aimanté, il fallait que j'aille dans ce lieu. J'avalai mon bol de café au lait sous le regard de Grato, qui avalait son bol en essayant de me dévisager. Je me méfiais de lui, autant que des autres résidants, je ne vivais pas très bien cette situation. Le *Flyingworld* me déposa Rue du Faubourg St-Honoré. Une légère pluie et un ciel brumeux donnaient une impression angoissante, peu d'agitation urbaine ce matin-là, il est vrai qu'il n'était que 9 h. 30. J'arrivai Rue St-Philippe, je remarquai, avant d'entrer, que la petite croix ne tenait plus guère. J'eus un serrement de gorge dès mes premiers pas à l'intérieur de

*Ce que doivent être les choses*

l'église. Je parvins à voir derrière une colonne Prat et Avia agenouillés, les mains jointes dans un semblant de recueillement. Quels jeux jouent-ils me demandais-je, pourquoi tant de mystères ? Je ne parvenais à donner aucune explication concrète. Dans la même position que les deux compères, il y avait une autre personne. Je pris la résolution, sachant qu'il y avait des caméras, d'aller m'agenouiller, moi aussi, près de mes amis. J'y allai, mais pas sereinement, d'un pas hésitant. Arrivé à leur hauteur, je pris place à leur côté et vis que leur stupeur était grande. Je fis un geste de la tête qui voulait dire de ne plus s'intéresser à moi, d'ailleurs ils détournèrent leurs regards et religieusement ils poursuivirent leurs prières.

J'essayai d'être le plus converti des convertis, mais mon attention alla vers le rang d'à côté, où une femme était, elle aussi, en prière. Mes yeux s'attardaient sur sa silhouette, une femme d'une quarantaine d'années, elle avait un visage quelconque, mais pas disgracieux, un peu ronde et je remarquai surtout ses beaux yeux verts pleins de ferveur. De type Méditerranéen, peut-être

*Ce que doivent être les choses*

venait-elle de Marseille, Marseille qui était devenue la mégalopole de toutes les religions, la ville la plus religieuse du monde, la capitale des orthodoxies, plaque centrale des deux continents très proches.

Au bout d'une bonne trentaine de minutes, alors que j'étais dans des pensées vagues, Prat me fit un geste du bras en me disant de partir. Nous regagnâmes, en prenant soin de faire un signe de croix, la sortie dans un silence monacal. Nous redressâmes le col de nos blousons, car la pluie tombait maintenant avec vigueur, la brume s'était levée et le trafic était devenu plus intense. Avia qui était restée à la traîne vint nous rejoindre et nous montâmes dans le *Flyingworld*, il y avait peu de monde à l'intérieur du bus. Prat engagea aussitôt la conversation.

– Qu'est-ce que tu es venu faire dans cette église ? Je répondis avec une certaine ironie.

– La même chose que toi, prier !

– Tu es fou, nos vies sont menacées

– Je sais bien, la mienne autant que la tienne et celle d'Avia.

*Ce que doivent être les choses*

– Mais nous, contrairement à toi, nous essayons de faire diversion.

Celle-ci qui n'avait pas encore parlé, dit :

– Ton inconscience frôle la bêtise, venir près de nous pour t'agenouiller et ainsi nous compromettre, cela fait de toi un imbécile. Tu ne mesures pas à quel degré cela frise la catastrophe et elle est à venir.

– Mais arrêtez de m'enfoncer ! Dis-je un peu agacé. Vos propos ne sont pas ceux d'amis et je veux aussi sauver ma peau !

Prat rétorqua :

– Mais explique-toi ?

Je répliquai :

– Si je comprends bien, vous essayez de faire diversion en faisant croire que vous êtes de fidèles pratiquants en allant tous les jours ou presque dans cette église, mais vous êtes d'une naïveté déconcertante, et un peu sots permettez-moi de vous le dire.

– Sauf que tu oublies, mon cher Lôl, me dit-il, que nous nous ne sommes pas les amis intimes de Marina Elventi et que pour nous, notre but est de ne pas éveiller les soupçons sache-le, les soupçons de personne et que là,

*Ce que doivent être les choses*

tu viens de nous compromettre. Je te croyais plus intelligent et plus malin.

Je ne savais quoi répondre et constatant mon erreur, je parvins à dire :

- Ne croyez vous pas que si je joue votre jeu, ils me laisseront tranquille ?

Avia me répondit d'une phrase lapidaire :

- Ils te tueront au moindre faux-pas de ta part. Je crois que tu es dans leur collimateur et peut-être nous aussi. Notre seule chance, si nous en avons une, c'est d'être le plus croyant possible et qu'il nous faut prier, prier pour sauver nos âmes.

Je restai stupéfait par ses propos, qui, par je ne sais quelle grâce faisait qu'elle était devenue croyante. J'eus des doutes pour Prat que je regardais d'un œil suspect et interrogateur, mais je vis que son regard me dévisageait quand le mien se porta sur le sien. Je pris la résolution de ne plus poser de questions et décidai de ne plus parler durant le reste du trajet, même eux restaient muets.

L'orage avait succédé à la pluie lorsque nous descendîmes du bus. Nous entrâmes rapidement



*Ce que doivent être les choses*

à la résidence. Une douceur fort agréable vint nous accueillir, Gylie nous proposa de boire une infusion. Nous acceptâmes dans un même élan, il n'était pas loin de 11 heures du matin et je n'avais pas l'esprit à grand chose. J'aspirais à la tranquillité. Après avoir bu cette décoction, je montai à ma chambre afin de lire en attendant l'heure du déjeuner à 12 h. 30 précise dans la grande salle. Lyane que je croisai en montant à l'étage m'adressa un de ses si gentils sourires. Je me dis que cette jeune fille avait le cœur sur la main et que son enfance malheureuse lui faisait comprendre la vie, que la vie à présent l'épargnerait. J'en avais la certitude.



Le déjeuner allait être perturbé par un incident de tout premier ordre. Après avoir dégusté un bon potage comme autrefois et à la dernière cuillère de ce velouté aux arômes de légumes frais, (on savait conserver des légumes, grâce à un territoire tout à fait exceptionnel dans Paris, caché et préservé de toute tentation, tenu secret et réservé pour les notables et les personnes dont le grand âge leur permettait d'être les seuls bénéficiaires du carré magique).

Prat fut pris d'un malaise aussi soudain qu'inattendu, suivi d'une forte fièvre, nous allâmes le coucher. Avia et Gylie laissèrent passer quelque temps, mais comme son état

*Ce que doivent être les choses*

se montrait préoccupant, elles décidèrent, avec mon accord, et firent appel à un médecin. Celui-ci effectua son diagnostic à distance par télé-médecine. Prat suait à grosses gouttes et sursautait par intermittences, de petits tremblements furent aussi visibles au niveau de ses paupières et ses yeux étaient comme maladifs. Le médecin ne percevait aucun symptôme d'une contagion due aux aliments. Il resta perplexe et prit la décision de le convoquer aux urgences. Avia refusa, prétextant le soigner et le guérir d'une façon plus brillante par un ami à elle. La médecine traditionnelle était pour elle de moins en moins crédible, étant donné le nombre de décès en constante augmentation. Comme l'état de Prat devint par la suite stationnaire mais inquiétant, comme il était toujours inconscient et en proie à des cauchemars qui persistaient, en ce matin du début Janvier de l'année 2082, elle me lança une de ces décisions irrévocables :

- Il n'y a plus que Diaté !
- Diaté ? Dis-je l'air ahuri.
- Oui, Diaté... Et elle poursuivit...

Seul lui peut le guérir, tu sais, il a plus d'une

*Ce que doivent être les choses*

corde à son arc, tu n'as jamais entendu parler de ses prouesses ?

– Quel genre de prouesses ?

– Cet homme est un cerveau, me répondit-elle en me faisant languir.

– Accouche ! Dis-je, agacé.

– Il a le pouvoir de guérir par la pensée, mais personne n'ébruite son pouvoir. Il n'y a que quelques notables, moi et aussi quelques autres qui le savent.

– Pourquoi tu ne l'as pas dit plus tôt ?

– J'attendais que Dieu l'aide.

– Dieu ? Dis-je en la regardant, elle devenait de plus en plus croyante. Il l'a bien aidé jusqu'à ton Dieu, poursuivis-je.

Même si le comportement d'Avia me laissait de plus en plus perplexe, je fus surpris par sa soudaine foi et si cette foi n'était pas plutôt un leurre. Je croyais encore moins au pouvoir de Diaté de guérir Prat, si ce professeur à ce pouvoir, cet homme est vraiment un génie.

Nous fîmes le nécessaire pour rapatrier le corps presque mourant de Prat auprès du praticien. Grâce à *L'Hélipt*, petit véhicule de transport aérien autonome propulsé par un

*Ce que doivent être les choses*

moteur au seul carburant ayant un combustible de synthèse, combiné avec de l'énergie éolienne sous le contrôle d'un ordinateur de bord et sans pilote. Du haut du deuxième étage de la résidence nous glissâmes Prat à bord du véhicule qui se dirigea rue d'Avron dans le XX<sup>e</sup> arrondissement chez l'éminent praticien. Nous allâmes par le *Flyingworld* le rejoindre, Gylie, quant à elle, ne fit pas le voyage avec nous.

Nous arrivâmes devant l'immeuble, montâmes au cinquième étage, même aspect austère que la première fois. Je me sentais un peu bizarre. Nous nous installâmes dans une salle d'attente, une voix nous l'avait explicitement dit. Au bout d'une bonne vingtaine de minutes, la voix gracile du professeur se fit entendre : « Veuillez entrer, je vous prie ».

« Toujours très poli ce Diaté », parvins-je à me dire.

Prat était sur un lit de draps blancs, comme la pièce où nous étions, une large fenêtre aux vitres teintées, une petite table à roulettes,

*Ce que doivent être les choses*

un petit bureau, des lumières feutrées qui diffusaient aussi un parfum de plantes, deux fauteuils de cuir noir et des toiles de peintres abstraits. Voilà à quoi se résumait la pièce, mais j'avais surtout l'impression de n'être pas ici chez moi. Nous nous assîmes en silence pour ne pas perturber le « maître », d'ailleurs il nous l'avait gentiment ordonné.

Je marmonnai à Avia :

– Comment peut-on guérir par la pensée ?

– Il va sûrement nous mettre sur la voie de son mystère, me dit-elle.

– Je ne vois pas comment ?

– Son pouvoir lui a été transmis par un vieux médecin Australien, qui le tenait d'un vieil Aborigène. Ethnie disparue de nos jours mais dont l'intelligence et la culture sont restées, grâce à d'éminents savants qui ont transmis le savoir de ce peuple, les Aborigènes. Ils ont tout à nous apprendre, bredouilla -t-elle.

Nous observions Diaté qui glissait ses deux pouces sur le front de Prat. Nous avions la respiration retenue comme si on attendait un résultat, mais dans le doute. Après quelques

*Ce que doivent être les choses*

minutes, que dis-je une bonne heure, l'homme se tourna vers nous et nous dit :

– Je n'arrive pas à atteindre sa part d'Universel pour le guérir, il y a des zones d'ombre qui font barrage, il faudrait que lui aussi ait la volonté de guérir et je ne le sens pas dans cette disponibilité-là. Que peut-on faire ?

Avia fit une moue interrogative. Connaissant son pouvoir extralucide, il me vint tout de suite que seul Nyad pouvait faire quelque chose.

J'annonnai :

– Je connais quelqu'un, son pouvoir est illimité, elle s'appelle Nyad.

Avia me demanda :

– Essaye de l'appeler par télépathie.

Je fis ce qu'elle me demandait même si je n'étais pas très doué pour cet exercice. Nyad apparut, à la seconde où j'exerçais mon esprit, à la porte de la chambre à notre grande surprise et elle nous dit :

– J'ai reçu ton message depuis un moment déjà, ton esprit était intense sur le cas de Prat.

Je fis les présentations en me disant que je



*Ce que doivent être les choses*

n'étais pas très inquiet pour Prat, Nyad saura apporter sa touche personnelle.

Elle alla rejoindre le professeur et commença la plus belle histoire d'intelligence de ma vie. Ils commencèrent à se parler tout bas pour, je pense, ne pas dévoiler la part de secret. Elle se pencha à l'oreille de Prat et lui dit :

– Laisse entrer mes mots et ma pensée par les mots. Je veux atteindre ta part d'Universel ; accepte la nôtre pour la cohésion de nos consciences ; accepte l'origine du monde dans ton cœur et ton esprit dans sa part la plus infime. Laisse entrer le cosmos, laisse entrer tes joies, tes humeurs, tes bonheurs ; cherche la diversité, cherche à englober tes zones d'ombre dans les tréfonds de ta conscience ; personifie tes désirs ; concentre-toi.

J'étais, tout comme Avia, bouche bée, Nyad sous le regard de Diaté fit un signe de son doigt pour que nous nous approchions de notre ami convalescent. Et nous vîmes ce que nous avions perdu de Prat, un sourire apparaître sur ses lèvres molles. Nyad dit :

– Son sourire est en adéquation avec son

*Ce que doivent être les choses*

cœur, tout se reconstitue dans son esprit, sa part d'Universel vient de rejoindre la nôtre, à vous de jouer Monsieur.

Diaté concentra son esprit au-dessus de la tête de notre ami en lui appliquant ses deux pouces pour un massage du front pendant quelques minutes et il dit :

– Maintenant laissons faire le temps, c'est l'affaire de quelques jours pour voir si l'esprit agit sur la maladie, mon diagnostic est réservé.

Le corps de Prat fut glissé à bord de *l'Hélipt* qui se dirigea vers la résidence. Je proposai à Nyad de venir à notre domicile pour prendre une infusion avec nous deux. Elle accepta. Durant le trajet par le bus, j'engageai la conversation sur ses pouvoirs :

– Comment avez-vous fait pour faire apparaître un sourire sur les lèvres de Prat ?

– Je l'ai éveillé à son sourire.

– Mais comment ?

– J'ai parlé aux atomes de son corps, qui sont des particules de l'univers, j'ai concentré

*Ce que doivent être les choses*

mon esprit et le sien sur cela, pour que tout se recompose dans son cerveau, le résultat probant fut son sourire.

– Et tu crois que l'univers se rattache à nous ?  
(Je la tutoyais pour la première fois).

– Nous formons une symbiose moléculaire, nous sommes d'un seul bloc dans la diversité des composants, nous sommes frères dans ces vingt-trois chromosomes jusqu'à ce que l'on soit l'être dans son unité. En fait, nous sommes tous unis ; *c'est la conscience humaine qui maintient la cohésion de la Terre et aussi de l'Univers.*

Son si beau visage s'illumina d'un sourire. Je compris bien des choses, mais je n'allai pas au-delà de tout ce qu'il est possible de comprendre. M'autorisant à me dire : *la grandeur du monde tient peut-être dans un sourire.*

Avia fut aussi sensible aux mots de Nyad, cela se voyait sur son visage.



Après avoir bu son infusion, elle alla rejoindre Lian à un cocktail dans un hôtel cosu du XVI<sup>e</sup> en vue des Présidentielles. Ils étaient tous les deux les conseillers personnels de Marina Elventi.

Nyad, lors de notre conversation autour de la table de la petite chambre, me fit une grosse impression, à Avia aussi. Sa gentillesse, son discernement furent à l'origine de cette agréable sensation. Elle nous avait dit : *« que nous sommes le fruit d'une filiation organique et chromosomique dont l'univers nous a transmis le caractère héréditaire et céleste, nous sommes les enfants du monde dans une sorte d'agglomérat des consciences*

*Ce que doivent être les choses*

*pour une fusion des esprits. Elle avait ajouté, la concordance des atomes créés par notre corps et notre cerveau est une passerelle vers le macrocosme, tous les êtres vivants sont liés par des gènes similaires qui nous permettent de ressentir ce que l'arbre ressent et vice-versa, et diverses choses semblables. Enfin, que notre intelligence et celle de l'arbre (des arbres) dans leur nature paradoxale sont identiques et qu'elles progressent dans le temps ».*

Vers où ? Lui avais-je demandé. Elle m'avait répondu : « *Vers le savoir suprême* » et elle avait enrichi sa phrase par : « *Vers l'accompli* ». Je n'osai pas lui demander si c'était vers Dieu. Mon athéisme se bloqua sur cette question. Toujours est-il que cette conversation fit son chemin dans mon esprit et qu'elle me perturba, positivement, pendant des jours, pour devenir importante. Avia fut sous le charme aussi, et je ne sais pourquoi elle eut une réaction bizarre, à l'instant où Nyad nous quittait, elle m'embrassa sur la bouche sous le regard de celle-ci qui était à la porte de notre chambre. Nyad fit un sourire de tendresse en voyant ce baiser volé.

*Ce que doivent être les choses*

Prat qui était à côté de nous avait, je crois, dans son sommeil capté toute la conversation intelligente de la jeune fille. On vit même, un instant, que ses yeux scintillaient et que notre ami avait reçu toute la force, l'énergie des mots de Nyad, grâce à ce biais de culture, la guérison était probable, nous en étions persuadés. Nous allâmes dîner l'esprit serein et apaisé. Nous eûmes une discussion avec Gylie et Lyane tout à fait agréable sur le devenir de ce monde, sur la vie en général et l'on avait, même, abordé la possible existence de Dieu ?

L'état de Prat avait considérablement évolué. Il fut sur ses deux pieds à la fin de l'hiver en ce début du mois de Mars.

Mon jugement à propos du praticien avait radicalement changé, car il avait sa part dans la guérison de Prat, ainsi que Nyad. L'homme m'apparaissait quand même mystérieux. J'avais revu assez régulièrement, les deux jeunes gens, leur présence était pour moi indispensable pour ne pas dire essentielle. J'eus avec eux des discussions philosophiques et importantes pour la suite de mon existence.

*Ce que doivent être les choses*

Mon être était en phase, si l'on peut dire, d'assemblage métaphysique et je ne voulais pas me l'avouer, de spiritualité, même si j'étais en proie aux doutes. Pendant les deux mois de la convalescence de Prat, ma vie, parallèlement celle d'Avia n'avait guère changé. J'allais régulièrement en compagnie de mon amie dans cette église. Sous surveillance certes, car cela se résumait uniquement à cette vigilance, à mon grand soulagement. J'en conclus que je ne devais pas faire un écart sous peine de sanction plus grave. Mon travail devenait aussi de plus en plus une saine occupation.

Prat avait changé, il était d'une grande sagesse avec lui-même, son discours était celui d'un prédicateur atteint d'une foi inébranlable et soudaine. Je ne le reconnaissais plus, mais il restait mon ami. Il essayait, sans pourtant me convertir, de me mettre sur le chemin de Dieu. Avia était sur ce chemin-là, tous les deux me surprenaient. J'étais quand même réticent à les suivre. Pendant le dîner, Lyane fut d'une grande beauté, elle rayonnait ce soir-là. Je vis dans cette jeune fille la pureté



*Ce que doivent être les choses*

et l'innocence incarnées, mon émotion fut visible. Gylie, qui avait vu mon trouble, me fit un sourire complice. Elle n'était pas dupe de cette émotion intense. J'eus même honte de cet émoi, tout à fait coupable à mes yeux, vu la différence d'âge car je sentais un réel désir pour Lyane. Je n'avais pas eu d'enfant. Ce n'est pas une enfant que je voyais mais une jeune femme dont la beauté et le charme m'envahissaient. J'eus une appétence sexuelle tout à fait condamnable pour l'homme que j'étais. J'essayai bien vite de chasser cette affreuse envie et me plongeai dans mon assiette pour savourer ce velouté de légumes aux arômes éclatants.

Après le repas, j'allai me divertir avec un bon livre de bande dessinée dans le petit salon. Prat et Avia étaient montés se coucher. Gylie vint me parler en fin de soirée, alors qu'il n'y avait personne d'autre, elle engagea la conversation sur le cas de mes deux condisciples, sur leur foi :

– Par quelle grâce sont-ils devenus croyants ?

Je répondis ironiquement :

– Par la grâce de Dieu.

*Ce que doivent être les choses*

– Je ne comprends pas leur conversion soudaine ?

– Je pense avoir ma petite idée.

– Explique-toi ? Me dit-elle.

– Je crois que la guérison de Prat en est la cause.

– Tu crois ?

– J'en suis sûr

– Mais comment se fait-il ?

– Sa guérison justement, pour Prat cela vient de Dieu, pour lui Diaté et Nyad n'y sont pour rien.

– Et pour Avia ?

– Pour elle, cela est différent, je pense que c'est une lente progression vers la foi. Différentes choses l'ont amenée à Dieu et la guérison de Prat n'est pas aussi étrangère à cette conversion.

– Vers où cela va-t-il les conduire ?

Je fus surpris par la question de Gylie, je répondis avec embarras :

– Vers Dieu.

Elle se persuadait ou se refusait de ne pas comprendre. Je saisissais, quant à moi, son importance, ce qui dans les jours à venir,

*Ce que doivent être les choses*

allait me mettre dans la peau d'un agnostique tourmenté.

En regagnant ma chambre aux alentours de minuit et une fois au lit, des pensées mystiques et des doutes existentiels allaient me faire prendre conscience, à la suite des paroles de mes deux jeunes amis, des convergences célestes et génétiques. *Que tout cela est intimement lié à une mutation progressive dans le temps et l'espace pour l'accomplissement de l'être vivant. Que l'humain est à l'origine de l'univers que son existence n'est pas fortuite... l'humain était disposé à naître, il se devait de naître tout comme le papillon, l'arbre, le poisson...*

Je trouvai le sommeil dans une bulle d'enchantement, demain allait être un autre jour.



II.

**Quand la cohésion de ce monde  
prend forme.**



Après avoir trouvé le sommeil. Au petit matin de ce Lundi de Mars 2082, je me réveillai avec pour mission de comprendre ce monde. De trouver toute la cohésion qui l'anime et par-delà même, avoir ma place sur cette Terre. Je compris, sans trop d'effort, que mon destin était fondamental non seulement pour moi mais aussi pour la communauté. Je compris que la vie avait sa vérité, sa beauté, son évidence. Que l'existence se doit d'insuffler à chaque être un état harmonieux pour que chaque corps et chaque âme puisse s'épanouir dans l'équilibre le plus parfait. Il me semblait, également, important d'admettre le rôle d'unificateur de l'homme dans l'environnement, dans sa

*Ce que doivent être les choses*

cohérence avec cet Univers en symbiose avec les choses. Je pensais, aussi, que tout ce qui régissait cette harmonie nous le devions à une bulle d'enchantement qui n'était qu'à l'aube de son éclosion. Mais je concevais que cette bulle était si fragile et le vol vers son apogée si lointain, que le souffle du vent ne suffirait pas à la diriger vers cet olympe, cet éden que je ne voulais pas appeler Dieu.

J'avais la tête dans les étoiles, le cœur dans un écrin. J'aimais cette planète et plus que ma vie, j'aimais la vie ! Je me frottai les yeux, je vis qu'ils n'étaient pas là. Je descendis prendre mon petit-déjeuner, Lyane de ses beaux yeux (émeraude) me dit :

– Lôl, nous fêtons ce soir l'anniversaire de Prat ! Tous les résidants doivent lui faire un cadeau insolite, je compte sur vous et Avia pour dépasser les limites de l'absurde. Puis-je vous faire confiance ?

J'avais complètement occulté son anniversaire, et il me fallait trouver l'idée qui serait la plus géniale. Je dis à Lyane :

– Je trouverai avant ce soir. Elle me répondit :



*Ce que doivent être les choses*

– Nous fêtons cela avec discrétion, après le dîner dans la petite salle de lecture.

J’avançai vers Lyane, l’embrassai d’un baiser paternel en me demandant quel cadeau pour Prat ? Je demandai à Lyane si je pouvais le faire avec Avia, nous étions ses deux meilleurs amis. Elle acquiesça.

Je ruminai dans ma tête toute la journée ce diable de cadeau, je n’avais pas encore vu Avia, ne comprenant pas cette absence prolongée. Je l’aperçus vers 16 heures et décidai de ne rien lui dire au sujet de sa disparition. Je lui fis part du cadeau à faire pour l’anniversaire de Prat. Elle savait que pour ce soir, elle ferait le nécessaire. Je lui dis : « Et alors ? », elle me glissa dans l’oreille une idée et je m’exclamai : « Génial ! ». Pour un cadeau, c’est sûrement un cadeau insolite et nous nous quittâmes après nos embrassades. Ce soir ce sera l’apothéose !

Je vaquai à mes obligations journalières, l’esprit serein. Vers 18 heures, j’allai dans un sauna de la Porte de Clichy, histoire de me préparer à cette soirée de réjouissance, Prat va fêter son 80<sup>ème</sup> Anniversaire. La douceur des mains de cette jeune femme me glissa

*Ce que doivent être les choses*

dans un demi-sommeil récurrent, bercé par une musique orientale. J'eus même un début d'érection qui tomba à la fin de la séance. Lorsque je sortis, une pluie fine et un léger brouillard avaient envahi Paris. Je décidai de rentrer à pied à la résidence. Il y avait beaucoup de monde, l'agitation était à son comble, une certaine nervosité régnait. J'arrivai devant la porte et fis le sourire obligatoire face au décodeur visuel. Je montai bien vite à ma chambre pour me changer, le repas étant prévu exceptionnellement à 19 h. 30 (au lieu de 19 heures), pour laisser le temps aux bénévoles de préparer le décor dans la petite salle de lecture. Je cherchai Avia dans toutes les pièces, mais rien. J'aperçus Gylie qui se trouvait par là et lui confia la part de ma recherche. Elle me répondit : « Elle est chez M<sup>me</sup> Lorenzo où elle se fait une beauté ». Et je dis : « Et Prat ? ». Elle enchaîna : « Prat est dans la chambre de Grato où il a réuni quelques personnes pour parler de religion, si cela est un sujet qui t'intéresse ? » en alignant un sourire rieur. Je fis un signe négatif de la tête.

L'heure du dîner arriva, une certaine gaieté

*Ce que doivent être les choses*

régnaient entre les résidants. Le sourire était sur tous les visages, une convivialité agrémentée, pendant le repas, de propos humoristiques. Grato, dont l'humour sarcastique le montrait à son avantage, apparaissait sous une forme que l'on ne lui connaissait pas. Même Lyane était riieuse, Prat affichait une éloquence verbale, une véritable jubilation. Le tout fortement arrosé de vin, boisson non autorisée, (la législation en la matière était d'une sévérité exemplaire) mais tolérée à l'occasion de certaines fêtes. Le moment très attendu approchait. Nous allâmes tous dans la petite salle pour fêter l'anniversaire de Prat. Un décor de Noël, au milieu de livres d'une autre époque (en papier), une grande table avec des bougies, des petits-fours et du champagne une petite musique champêtre pour agrémenter tout cela. Gylie en maîtresse de maison inaugura la cérémonie et me demanda de présenter mon ami. Je le fis avec joie et sérieux. Après ces allocutions et les embrassades vint le tour des cadeaux pour ainsi dire drôles et insolites. Puis elle dit :

– Et maintenant vous les deux amis, qu'avez-vous préparé ?

*Ce que doivent être les choses*

Avia qui avait revêtu une robe élégante répondit :

– Lôi va vous le dire et j'enchaînai, je dois vous annoncer qu'Avia ici présente a le désir de demander la main de Prat pour le meilleur et pour le pire.

Prat eut un sourire d'étonnement et se trouva pris au piège. Il se tourna vers sa promise et lui fit un signe de la tête qui voulait dire oui. Il s'avança près de moi et s'exclama devant cette petite assemblée :

– Je n'ai qu'une seule réponse à formuler, ce sera oui !

Elle courut vers lui en pleurs et l'embrassa affectueusement.

– C'est le plus beau cadeau de ma vie !

Prat ajouta :

– Même moi, si je ne veux pas me l'avouer, elle est une femme formidable et c'est mon plus beau cadeau aussi, merci à tous, merci Lôi d'avoir été celui qui eut la délicatesse de m'annoncer cela. Et maintenant buvons pour fêter ce grand moment !

La soirée fut formidable, certains même

*Ce que doivent être les choses*

dansaient, alors qu'on ne savait plus réellement danser et je décidai vers 1 heure du matin de dormir chez Grato pour respecter la nuit des tourtereaux. Je passai une nuit un peu tourmentée, l'alcool n'était pas étranger à cela. Demain Mardi, je devais faire quatre urgences à l'opposé, géographiquement, les unes des autres.



Je pris mon petit-déjeuner tôt et allai dans le XIII<sup>e</sup> arrondissement, *the windy street* (anciennement rue Baudricourt). Le vent était fort et froid. Mon premier travail de la journée se termina aux alentours de 9 h. 30, je décidai de prendre un *coffee with milk* dans un bar ambulante. Je me dirigeai vers mon second boulot, lorsque je reçus de la part de Lian, par télépathie, un message m'informant de son désir de me voir en fin de matinée, je lui répondis : « ok », place du Sacré-Cœur à midi et des poussières.

J'arrivai à l'ultime minute de midi, tout heureux d'être à l'heure. Il arriva, seul, quelques secondes après et me dit :

– Viens, allons nous asseoir sur ce banc. Je

*Ce que doivent être les choses*

t'invite chez nous à une soirée confidentielle, il y aura une invitée de renom.

Il ne voulait pas m'en dire plus. Je lui donnai mon accord et bégayai :

– Mais où habitez-vous ?

– Nous habitons sur une péniche amarrée au bord de la Seine, le nom de la péniche est : « *Le Poisson volant* », tu verras, elle est facilement identifiable toute bleue, nous vivons avec deux couples d'amis. Je compte sur toi ?

– Pas de problème, j'y serai... À quelle heure ?

– À 19 heures, c'est bon, tiens, je te donne ce carton d'invitation électronique personnelle. Tu n'auras qu'à poser ton pouce.

Le reste de ma journée se passa sans véritables inconvénients, mais je décidai en fin de soirée de rentrer à la résidence pour prendre une douche et me changer pour aller à mon rendez-vous. Prat et Avia étaient comme deux amants éternels, amoureux l'un de l'autre enlacés sur le lit de Prat, ils me demandèrent pourquoi je mettais tant d'application à me faire beau ? Je plaçais un doigt sur mes lèvres



*Ce que doivent être les choses*

et ils parurent intrigués, mais ne posèrent plus de questions. Les yeux de l'un étaient dans les yeux de l'autre : quel bel amour, parvins-je à me dire. J'étais heureux de les voir ainsi, pensant que rien ne pouvait les séparer, pas même la mort.

Je sautai dans le *Flyingworld* qui m'emmena au bord de la Seine, de gros flocons de neige s'affalèrent en masse. Paris était une bien belle capitale sous ce tapis moelleux. On présageait un printemps tardif même si, à notre époque, cela ne voulait plus rien dire. Je longeai à présent, à pied, les quais où des dizaines de péniches subsistaient, dans une sorte d'agglomérat, amarrées. J'arrivai devant « *Le poisson volant* », une belle petite péniche. J'enjambai le ponton, une musique de jazz, un brouhaha de paroles et la porte coulissante s'ouvrit. Lian, sourire aux lèvres et un verre à la main me fit entrer. L'endroit se voulait chaleureux, les convives détenaient des têtes sympathiques, une atmosphère comment dire ? Une atmosphère élégante régnait. Il me présenta quelques invités. Je fis la bise à Nyad et il me présenta la personnalité de la soirée :

*Ce que doivent être les choses*

Marina Elventi, la future présidentiable. Une grande et belle femme. Sa chevelure renfermait une énorme tignasse rousse qui enflammait son clair visage de charmantes taches de rousseur qui illuminaient ses pommettes. Elle était habillée du costume de l'époque un justaucorps de couleur orange, ce vêtement qu'on appelait *dilum* se présentait comme un vêtement contre les agressions car insensible à l'arme blanche et aux décharges électriques. Il avait la qualité d'être chaud et des vertus sur la santé. Seules les personnes âgées portaient des costumes du XX<sup>ème</sup> siècle. Elle exhibait, en outre, un énorme collier en forme de lune. Ses yeux existaient rieurs et intelligents, d'une grande sincérité. Marina avait à son côté un distingué jeune homme au nom de Kâl. Je sus par la suite qu'il était un humanoïde, les humanoïdes symbolisaient des êtres très intelligents, qui raisonnaient logiquement et avec pragmatisme, très beaux mais aussi dépourvus de sentiments. Kâl était l'homme de confiance de Marina, son garde du corps, son confident et aussi son amant. Ces êtres influents se trouvaient très infiltrés

*Ce que doivent être les choses*

dans les arcanes du pouvoir.

Lian dit :

– Marina , je te présente Lôl que tu dois connaître.

Elle eut un moment de réflexion et laissa échapper ces mots :

– Lôl... j'ai lu un de vos livres, peut-être plusieurs, combien en avez-vous écrit ?

– Une petite dizaine, lui dis-je, un peu intimidé. Elle dégageait un charisme indéniable, qui me paralysait. Elle continua...

– On a dû se voir plusieurs fois à une certaine époque ?

– Oui, je crois, trois fois.

– Et vous écrivez toujours ?

– Non, plus du tout.

– Oui, je me rappelle maintenant, on a beaucoup parlé de vous, et l'un de vos romans fut mis à l'index. Personnellement j'ai apprécié votre premier « *Méloé* », sur « *Les Eveilleurs de Consciences* ».

L'humanoïde à ses côtés avoua :

– Je l'ai lu aussi. Même si votre histoire

*Ce que doivent être les choses*

date un peu, ces «*Eveilleurs* » ont eu un rôle prédominant à jouer. Nous sommes un peu les héritiers de leur conscience. Ce monde que vous avez décrit a laissé une trace salutaire dans les têtes de ceux qui vous ont dévorés.

Il eut un sourire figé, pas naturel je compris bien plus tard que ce sourire était dû à sa rectitude morphologique. Je murmurai timidement à Marina :

– Et votre campagne se passe comme vous le souhaitez ?

– Les arcanes du pouvoir sont des marches glissantes pour monter à l'étage supérieur, me dit-elle, en affichant un sourire ironique ou toute lutte se joue au couteau, ajouta-t-elle.

Lian compléta :

– L'intelligence de Marina est à son service et au service de ceux qui ont compris que sa lutte était dirigée vers l'humain. Son discours est fait d'humanité, de sincérité, d'engagement. Sa foi en l'autre est entière. L'accomplissement de sa politique se fera dans la durée. Je connais Marina depuis longtemps,

*Ce que doivent être les choses*

elle fut l'amie de ma mère, sa confidente, c'est ma deuxième mère.

Marina remercia son protégé et se tourna vers moi.

– J'aurais besoin de vous pour m'écrire un texte confidentiel, je dis bien confidentiel, puis-je compter sur vous ?

Un peu pris de court, je balbutiai.

– Pourquoi pas, elle me répondit :

– À la bonne heure ! Une plume comme la vôtre ne peut que me servir.

Et l'on fit trinquer nos verres, je ne me sentais pas très heureux de cette proposition, mais je n'étais pas en droit de lui refuser.

Je quittai ces deux nouveaux amis et allai vers Nyad. Un large sourire se dessina sur ses lèvres me voyant arriver. Elle était en compagnie d'une jeune femme de son âge. Il subsistait une grande pureté dans son regard comme celui de son amie, j'ouvris la bouche en leur disant :

– Charmante soirée, il émane une sagesse, une chaleur troublante, que je n'ai vues nulle part. Comment se fait-il que cela soit magique ?

*Ce que doivent être les choses*

Nyad me répondit :

– L'émotion que tu ressens est due au fait, que nos âmes sont en connivence, et qu'il n'y a pas une âme qui se dérobe à l'autre, elles sont sur *un coussin moelleux* et elles veulent y rester. La chaleur qui s'en dégage crée ton bien-être, d'où ce parfum qui se matérialise sous l'effet combiné de tes sensations.

– Je comprends un peu mieux, c'est presque le bonheur ?

– C'est le bonheur à l'état pur, il suffit de se laisser envahir par ses composants, l'enchantement te forcera, agréablement, à t'éveiller à toi-même, me dit-elle en alignant un sourire magnifique.

Son amie ajouta :

– Il ne faut pas chercher à distiller ses substances, son émanation suffit à elle-même.

Je bus après ces mots une gorgée de champagne, comme si je buvais le bonheur entier. J'estimais être en harmonie avec moi-même et comprenais ce monde, du moins dans l'instant que je vivais.

Je fis d'agréables rencontres tout le reste de la soirée en me rassurant sur le fait que j'existais

*Ce que doivent être les choses*

au milieu des autres. Il me fut difficile de quitter cette chaleureuse péniche amarrée, me persuadant que je larguerais bien les amarres vers la mer avec ces gens-là, mais je compris que les plus beaux voyages pouvaient se faire aussi à quai.





Pendant mon petit-déjeuner, Prat et Avia m'avouaient leur intention d'unir leur amour devant Dieu, cérémonie prévue pour dimanche prochain. Pour ceux que leur union intéressait, ils feraient en sorte de sacraliser leur lien dans la petite église, rue St-Philippe. Je ne pouvais m'y dérober.

J'allai à mon premier travail de la journée avec l'idée d'arriver vers 11 heures à cette église, notre église. Je terminai avec une demi-heure d'avance sur l'horaire que je m'étais fixé. Je pris le temps de flâner dans Paris, avant de me rendre rue St-Philippe. La capitale dans sa modernité était au service des citadins. Le jet de papier sur le bitume était aussitôt absorbé

*Ce que doivent être les choses*

par un bitume en fibres dévorantes.

J'arrivai devant l'église qui avait maintenant un nom, juste à côté de la croix, (consolidée pour l'occasion), une plaque où l'on pouvait lire : *The Good Shepherd Church*. J'entrai et allai m'agenouiller près de l'autel, une femme était en prière, il n'y avait personne d'autre. Je crus la reconnaître, petite et ronde, de type Méditerranéen. Effectivement, elle était bien cette femme, je l'avais vue la fois dernière alors que j'étais en compagnie de mes amis. Je me recueillis faussement, pour ceux qui étaient derrière les caméras de dogmatisme. Ma vie, j'y tenais. Alors que j'étais depuis une bonne vingtaine de minutes dans ma soi-disant prière, je vis cette intrigante disparaître derrière l'autel. Curieux, je me demandai si je ne devais pas aller voir, moi aussi, ce qui se tramait car elle ne revenait pas. J'eus un moment d'hésitation car les caméras, elles, fonctionnaient. Je me dis : « *après tout, j'y vais* », sachant les risques que je prenais. Je fis un signe de croix devant l'autel et le contournai. Je vis une porte reliée derrière l'édifice à l'allure imposante, l'ouvris et descendis des

*Ce que doivent être les choses*

marches à peine éclairées par des bougies avarées de luminosité. Le couloir était lugubre et exigü avec quelques toiles d'araignées, je me sentais un peu anxieux pour ne pas dire nerveux. L'intrigante, devant moi, attendait devant une autre porte. D'un geste brusque, je m'arrêtai pour ne pas être vu. Elle entra après avoir fait un message expressif devant le décodeur visuel. J'avançai face à la porte. Le décodeur visuel était muni d'un faisceau lumineux qui n'éclairait que les lèvres, je me dis : heureusement, le reste de mon visage étant dans la pénombre. Lian m'avait enseigné à démystifier mon propre sourire pour le rendre plus énigmatique, il m'avait fait découvrir un sourire passe-partout. Je produisis ce sourire-là et la porte s'ouvrit.

J'entrai dans une salle qui devait être un théâtre à l'abandon, drôle d'endroit parvins-je à me dire. Sur l'estrade, une grande table avec 6 chaises, des rideaux rouges de chaque côté. En contrebas une centaine de chaises, pour des invités triés sur le volet. Je me positionnais près de la porte en haut des marches car il y avait une dizaine de mètres

*Ce que doivent être les choses*

pour être parmi ces gens-là. Personne ne remarqua avec attention ma présence. Ils étaient en grande discussion. Au bout d'une vingtaine de minutes, un homme prit la parole, un humanoïde, je le sentais. Il était très beau et sa démarche un peu raide. Il dit : « Voici les représentants de notre association, je vous demande de les applaudir ». Il effectua un geste vers les coulisses et voilà qu'apparurent les 5 membres de cette organisation mystérieuse. Trois hommes, un humanoïde et une femme, la femme était celle qui s'était dérobée derrière l'autel, je reconnus, à mon grand étonnement, Diaté, Yog Xang le chef suprême des nations, je ne connaissais pas les autres. L'un était un humanoïde, je vis aussi un personnage troublant, un homme à la corpulence forte et musclée, au visage rude et sévère, une calvitie où se battaient quelques cheveux mal coiffés et sales. Il était vêtu d'un habit militaire du XX<sup>ème</sup> siècle. Les habits militaires de nos jours étaient rares car il y avait pour ainsi dire peu de conflits dans le monde. Je sus par la suite que cet homme était Chrisys, le chef insaisissable des «*Crooks*» ! La femme qui avait pour nom

*Ce que doivent être les choses*

Nina Biroume était d'origine Algérienne, elle prit la parole et proclama ce discours :

*« Chers sympathisants, si nous sommes réunis dans cette salle des Bons Pasteurs, c'est pour l'élection du représentant de notre association. Charge à lui de coordonner les différentes composantes qui structurent notre organisation. Vous n'êtes pas sans savoir, mes chers amis, que dans trois semaines auront lieu les élections de notre chef suprême. Des nations votent déjà dans certains états. Nous avons en face de nous une candidate rude : Marina Elventi. Je compte sur vous pour qu'elle ne soit pas élue, vous savez tous les enjeux de cette non-élection. Je vous rappelle que nous avons des intérêts communs. Maintenant nous allons procéder au vote de notre représentant dont le devoir est d'être au service des peuples et au service de nos intérêts. Le vote se fait, comme d'habitude, à main levée ».*

J'attendais le résultat de ce scrutin étrange. Au nom de tous les candidats, des mains se

*Ce que doivent être les choses*

levaient, mais c'est Chrisys qui fut élu avec une marge importante. Je me disais : Chrisys est le véritable chef des nations, je comprends mieux qu'il soit protégé. Lui et les «*Crooks*» sont de connivence avec le pouvoir corrompu, Yog Xang n'est qu'un pantin. Mais je suis convaincu que Nina Biroume tire les ficelles de tout cela, à l'applaudimètre, elle fut la grande gagnante lors de cette assemblée de troublants personnages.

Regagnant les bancs de l'église, je m'agenouillai en prière. Et cela était, véritablement, la première de ma vie. Mille idées confuses me bouleversaient, m'apeuraient, jusqu'à en être paralysé. Mon esprit bouillonnait. Conscient que j'avais dépassé les limites de tolérance de mes agresseurs, j'en étais convaincu. J'étais persuadé que ma vie, à présent, allait être menacée.

À la sortie de la cérémonie de mariage de Prat et Avia, moi Lôl je respirai d'un ouf de soulagement. Je m'étais juré, de ne plus revenir dans ce lieu, que pour moi je n'y mettrais plus les pieds, après l'union devant Dieu de mes deux amis. Je n'avais fait allusion à personne de mon escapade hardie du début de semaine, de sa dangerosité, de ma condamnation quasi certaine. Je ne voulais surtout pas l'évoquer devant les deux époux. Dans ma tête, il était évident que je devais en parler à Lian et Nyad. J'avais besoin de leur aide rassurante. Être dans une position d'esprit plus sereine était mon vœu le plus cher.

*Ce que doivent être les choses*

Ce soir-là, où une certaine anxiété envahissait ma vie, le dîner à bord de la péniche du « *poisson volant* » se voulait tranquille. Mais malgré tout je n'étais plus le même, Lian se montrait rassurant, tout comme Nyad, me persuadant que je pouvais compter sur eux. Je leur racontai en détail mon escapade et ma grande surprise de voir parmi ces individus Diaté. Lian me répondit que ce n'était pas Diaté mais son clone, l'affreux « *Double-trouble* » était son surnom. Le clonage en 2082, et cela depuis une cinquantaine d'années, était une réalité bien vivante et sujette à des désagréments de toutes sortes. Il était fait à dessein pour une sélection rigoureuse et génitrice d'êtres supérieurs. Le clone de l'éminent Diaté s'avéra être, à défaut de l'apparence et de l'intelligence, une erreur génétique. La profusion de gènes à l'identique fut contrariée par un gène chromosomique perturbateur qui fit de « *Double-trouble* » un personnage ayant un seul défaut sa moralité plus que douteuse, complexe et noire à l'opposé du praticien qui était, et je le compris, un type tout à fait respectable.



*Ce que doivent être les choses*

Nyad me servit une tasse de thé, je me sentais beaucoup plus apaisé, ces deux jeunes avaient le don de vous mettre dans un état de sérénité. Leurs propos et l'intelligence qu'ils dégagèrent même dans leur comportement me renvoyaient dans une sorte de bulle amniotique. Un certain confort concentrait votre conscience dans un bien être, qui au fil du temps devenait de plus en plus une force, sorte de carapace protectrice. Ils établirent comme essentielle leur amitié, me donnèrent l'assurance de leur aide, si la suite des événements devenait passablement difficile pour moi. Je quittai mes deux amis et marchai un peu anxieux, en respirant avec cadence jusqu'à la porte de la résidence. Je ne pouvais plus vivre dans un état perpétuel de peur constante. J'exerçai mon esprit sur le moment présent, me concentrant à cela, ne plus penser à rien. Je pensais, de la sorte, vivre d'une manière plus sereine, Nyad et Lian m'avaient encouragé à le faire.

Ce matin-là, je m'éveillai le cœur en joie, le regard pétillant, l'esprit paisible. Prat et

*Ce que doivent être les choses*

Avia dormaient enlacés sur le lit de mon ami et semblaient heureux. Je fis un sourire en les voyant ainsi, j'étais enchanté de les sentir amoureux. Je profitai de leur sommeil pour écrire le texte confidentiel de Marina Elventi, Lian m'avait précisé qu'elle devait lire son texte à la fin de la semaine d'après lors d'une réunion importante pour les présidentielles. J'étais, ainsi que Prat et Avia, invité à venir car cela aurait son importance sur le devenir des états, il fallait se montrer. J'écrivis ce discours m'appliquant à ce qu'il soit dans l'air du temps et pas trop moralisateur. Je devais le remettre dans les mains de Marina, ce vendredi-là, lors d'un dîner sur la péniche. Un dîner très confidentiel et très secret. Ce samedi avait lieu ce fameux rassemblement, une soirée capitale pour l'avenir du monde, les élections étant prévues dans quelques semaines, dans certains états, le vote avait déjà commencé.

Mes obligations journalières et mes journées passèrent sans trop de problème. Je m'appliquais à faire ces exercices de vide dans ma tête auxquels les deux jeunes adolescents m'avaient encouragé d'adopter. Cela s'avéra

*Ce que doivent être les choses*

salutaire car j'étais plus en plus à l'aise, bien dans ma vie. Et en fin de journée, dans la salle de lecture, je finissais de terminer le fameux roman de Léor Brogel « Glyper, ou devenir soi » avec la certitude d'avoir compris bien des choses sur l'humain. « *L'humain doit mieux se connaître pour appréhender ce monde et par-là même saisir l'idée qu'on se fait de ce monde* ». Je voyais à travers ce livre l'importance d'aller chercher au fond de soi ce qu'il a de plus beau. La beauté n'était pas un vain mot dans ce roman, elle émanait d'une grâce philosophique, qui nous conduit à ne voir que ce qui nous humanise et doit nous renvoyer l'image, de ce que nous sommes tous, au fond, des altruistes. Je trouvai, après ces pensées nobles, un sommeil quasi d'enfant. J'étais persuadé d'être mieux dans la vie et dans ma vie, Lian et Nyad étaient à l'origine de cette transformation, je saurais les remercier le moment venu, j'avais grandi à leur contact, et malgré leur jeune âge, ils étaient plus grands que moi.

Pendant mon sommeil, je me revis l'espace d'un instant en prière. Après mes péripéties dans

*Ce que doivent être les choses*

cette église, la foi m'avait-elle atteint ? J'étais, quand même, dans le doute, mon athéisme devint fragile. Il était sûr maintenant, que mon état d'esprit serait différent.

Ce matin, j'avais rendez-vous avec Nyad et Lian rue de la Lanterne Magique dans le XIII<sup>e</sup> arrondissement, dans un musée insolite, celui des ondes pour des cognitions. Ce musée clandestin était l'oeuvre d'un certain professeur, du nom d'Hedmontez et réservé à une clientèle d'initiés dont le cercle s'élargissait de plus en plus. J'y allais avec le regard d'un curieux et l'esprit d'un profane. J'y apprendrai les connexions, les affinités, les analogies naturelles qui associent les ondes extra-sensorielles que notre corps et notre âme parviennent à transmettre aux animaux, aux végétaux et même aux lieux. Tout l'intérêt de cette visite était pour moi de comprendre le pourquoi de ma raison d'être. Allais-je en

*Ce que doivent être les choses*

saisir le sens ? En tout cas, ces deux jeunes gens avaient, en plus de l'intelligence, le savoir de palper l'indicible et de le traduire par des mots, le langage était pour eux la seule manière d'aller au centre des choses, à l'essentiel, dans le souci d'éclairer les consciences.

Une neige tenace envahissait Paris. Lian, qui me voyait venir, me fit un signe de la main pour signaler leur présence. J'embrassai mes deux petits camarades. J'arborais un large sourire qui fut capté par le décodeur visuel ce qui me fit sourire à nouveau, car je l'adressais à mes amis et non à lui. Nous entrâmes dans ce lieu étrange, un long couloir de miroirs éclairé par de petites lumières encastrées dans ces mêmes miroirs de couleurs différentes. Une musique électronique et diffuse parvenait à mes oreilles tout au long de ce passage. Nous respectons ce site. Vers quel lieu allais-je, qui allais-je rencontrer, quelles seraient les questions à poser ? Nous descendîmes des escaliers, une porte s'ouvrit automatiquement devant nous et mes yeux furent ébahis devant le spectacle qui s'offrait à moi. Je croyais être dans un

*Ce que doivent être les choses*

zoo avec des animaux et des végétaux. Des images virtuelles apparaissaient sur les murs. Des frontons qui ressemblaient à du stuc, des lumières tamisées tout cela sans fond musical que le son naturel de l'endroit. Je pensais être dans un décor de film, j'étais dans un lieu unique. Lian me dit :

- Tout reste à venir, tu vas comprendre des choses... Pour commencer regarde autour de toi, laisse-toi guider par ce que tu vois et fais le vide dans ta tête. La connexion se fera d'elle-même et les questions se poseront à toi. Maintenant essaye, en silence, de t'inventer un langage personnel sans te le dire pour l'instant, essaye d'enregistrer ce langage en concentrant ton esprit sur ce que tu découvres. Mais maintenant place au mutisme et la paix.

J'acquiesçai à sa demande...

... J'essayais de créer ce langage, je le fabriquais avec mes yeux, mes sensations, mes pensées, avec mon raisonnement dans une sorte de bulle qui dans mon esprit activait des

*Ce que doivent être les choses*

impressions diverses plus ou moins confuses. Au fil de ce que je voyais et ressentais, je vivais. Le spectacle qui s'offrait à moi était de toute beauté. Un monde jusqu'alors inconnu émergeait, fait de périphrases, de circonvolutions verbales, de métaphores visuelles qui me donnaient l'agréable intuition de vivre en harmonie avec mes pensées. Tout ce que je percevais, je le comprenais. Les ondes pénétraient mon être et se diffusaient en moi, un langage se concevait, s'inventait, se formulait. Un dialogue s'installait avec les animaux, les végétaux. Ils entretenaient un conciliabule intime et plaisant dans une sorte d'osmose jubilante. Nyad et Lian étaient en communion profonde et leur présence intense. Nos esprits en connivence, mon cerveau en relation avec ce qui m'entourait, l'Universel en lien direct avec nos âmes. L'enchantement existait et les intelligences fonctionnaient. Je restais très actif intellectuellement, mais une foule de questions me venaient et je ne savais pas comment sortir de cet état-là. Nyad émergea en me disant au creux de l'oreille :

– Laisse entrer mes mots et ma pensée par



*Ce que doivent être les choses*

les mots. Laisse entrer le cosmos, laisse entrer tes joies, tes humeurs, tes bonheurs ; cherche la diversité, cherche à englober tes zones d'ombre dans le tréfonds de ta conscience ; personnifie tes désirs.

Je pensais avoir entendu cela et j'en avais compris le sens depuis un moment déjà, tout me revenait dans un langage clair.

Lian me dit :

– Allons prendre un verre dans le salon pour nous remettre de nos émotions.

Nous allâmes dans ce petit salon fait à cet usage, j'avais une foule de questions à poser. Je quittai, avec un pincement au cœur, ce lieu magique avec la certitude d'avoir vécu quelque chose de grandiose, j'avais grandi. Je détournai la tête une dernière fois avant de quitter ce lieu, ce paradis.

Lian m'adressa la parole :

- Comment as-tu vécu cela ?
- Comme une métamorphose, je me sens différent, je me sens transformé.
- Tu viens de vivre la Vie dans son énergie,

*Ce que doivent être les choses*

dans sa globalité et dans l'instant. Tu es en possession d'une vitalité analeptique qui t'apporte la confiance et l'assurance. Une force se canalise dans tout ton organisme et te fais décupler ta personnalité. Un bien-être s'ensuit et te fais vibrer, un dynamisme stimule ton cerveau, ta vie maintenant est d'une plénitude acceptée et comprise.

– Que veux-tu dire exactement ? Répliquai-je.

– Je veux dire par là que la vie que tu viens de créer à ce moment présent est en plein accord avec tes pensées dans la sérénité et la douceur de vivre, que tes pensées sont chargées d'intuition et d'intelligence, qu'elles sauront féconder d'autres pensées, et tout cela dans le positif de leur naissance.

– Que veux-tu dire par « dans le positif de leur naissance » ?

– Que tes pensées vont s'ouvrir à toi sans que tu aies la peine d'en chercher la source, ta raison suffira à formuler l'idée que tu veux faire passer dans le rationnel le plus convaincant, donc le plus positif. Tu comprends ?

– Dans l'harmonie ? Dis-je.

*Ce que doivent être les choses*

– Dans l’harmonie du vivant, dans notre rapport aux êtres et aux choses, dans la création de toi, dans la connaissance de toi, dans ta générosité active, dans l’accomplissement de ton être, ta personnalisation, ton identité propre au service de l’autre et des autres.

– Que dois-je craindre ?

– Rien, si ce n’est la dispersion de tes idées dans ton être. Sache que ce tu viens de vivre est acquis, mais que la déconnexion de ce qui nous lie peut influencer l’équilibre planétaire, toute chose a des conséquences perturbatrices, la stabilité tient à un fil, sa gravité aussi.

– Puis-je te poser une question importante ? Répondis-je

– Tu me la poses. Me dit-il.

– Dans ce lieu, les animaux, les végétaux semblent vivre en harmonie. Pourquoi ne vivent-ils pas dans leur milieu naturel ?

– Bonne question, c’est ici un laboratoire qu’on a appelé musée des ondes, à des fins d’expérimentation. Tu remarqueras que les animaux ne sont pas plus d’une centaine et que la végétation respecte la dimension de la zone. Le but est d’en faire un lieu de passage

*Ce que doivent être les choses*

pour les gens, afin qu'ils se connectent aux ondes, pour qu'ils puissent emmagasiner le plus d'énergie pour qu'une fois à l'extérieur, ils en diffusent la puissance. C'est en vérité l'autre du bonheur, c'est le lieu régénérant pour un monde meilleur. Tous ceux qui passent ici doivent, une fois, dehors, transmettre aux autres leur pouvoir et cela libère des ondes positives à l'environnement, l'aura qui s'en dégage éduque les gens à une plénitude absolue.

– Je remarque que les animaux, les végétaux, les images cohabitent en concordance, sans stress.

– Tu vois, c'est le paradis ici, à nous de lui donner vie à l'extérieur de ce musée.

Et Nyad concluait :

– La grandeur du monde tient dans un sourire. Dans un sourire, le positif fait suggérer à la communauté son pouvoir de persuasion et fait naître le discours. Sa force est de grandir en nous, de nous éveiller aux entités qui peuplent la Terre. L'univers est dans nos consciences. Il faut savoir aller chercher un

*Ce que doivent être les choses*

sourire où il se trouve, c'est là la clé qui nous ouvrira les portes des cœurs pour atteindre l'esprit. Tu vois, je raisonne, le bon sens me guide, je viens de percevoir mon âme, je suis en adéquation avec les êtres et les choses. Je te ressens, le langage a fait le reste.

J'avais compris que, moi, Lôl, j'étais né au monde.



Ce que j'allais vivre à présent se trouverait à être différent. Je pris tout bonnement conscience, ce que j'avais acquis était la raison, de surcroît j'avais grandi et emmagasiné toutes les énergies possibles de la Terre et aussi de l'Univers. La force était avec moi et en moi, je transmettrais des ondes positives émanant de ma personne pour le dessein d'un monde nouveau. Je ne savais pas encore que ce dessein serait contrarié par d'ingénieux opposants...

J'étais invité ce soir, et une nouvelle fois, à bord de la péniche pour des expériences secrètes. Un éminent professeur sera là en compagnie d'une femme tout à fait

*Ce que doivent être les choses*

exceptionnelle. Leur but était de communiquer, m'avait dit Lian : « pour nous mettre en rapport mentalement avec notre moi profond, pour que nos âmes dévoilent leur vérité première sur leur origine ». « Tout un programme » avait-il conclu et avait enchaîné : « Cela doit rester confidentiel car cette soirée est expérimentale, tu en sauras davantage à 22 heures précises ». Et je répondis à mon ami que j'étais impatient de participer à cette réunion, que je souhaitais de tous mes vœux. Mais auparavant, il fallait que j'aille dîner à la résidence sans révéler aux autres l'importance de ma soirée, surtout ne rien dire à Prat, ni à Avia.

Le repas fut servi sous les yeux de Grato que je sentais soupçonneux. Avait-il des raisons de me regarder avec insistance ou bien devais-je prendre cela à la légère. J'avais le sentiment que Grato savait des choses et que les heures à venir allaient être perturbées. Des ondes négatives me parvenaient et s'affichaient en langage clair dans mon esprit. L'expérience de ce matin m'avait appris à canaliser mon cerveau sur le moindre fait. Et naturellement je décryptais tous les codes imparfaits dans



*Ce que doivent être les choses*

la seconde. Grato avait des pensées et des méfaits à accomplir, avec qui et comment ? À ce moment, je ne percevais pas tout, une chose était sûre ce serait pour ce soir.

J'arrivai, tout fringant mais quand même inquiet, sur le ponton qui m'emmenait à bord de la péniche. Le froid qui était extrêmement rude se transformait à l'intérieur de mon être en une chaleur communicative, je veux dire par là que mes sens étaient exacerbés. Ils étaient en possession de ce qui allait se passer, je sus par la suite que ce froid était de connivence avec la soirée à venir. Que ce soir-là n'était pas choisi au hasard, que cette invitation était programmée, sans que je le sache, depuis le jour de notre première rencontre. J'entrai et oh surprise ! Tout le monde était habillé en *Dilum noir* (justaucorps). Moi, qui étais habillé tout en blanc, j'avais revêtu un *Dilum blanc* pensant être à la mode. Le blanc était la couleur de prédilection de l'époque, elle évoquait la pureté et la sagesse. Je me trouvais bien nigaud dans ce décor où le noir était de circonstance, même les boiseries de la péniche

*Ce que doivent être les choses*

étaient peintes de cette couleur. Une lumière diffuse émanant de quatre grosses bougies éclairait le lieu. Nous nous assîmes à même le sol sur de petits coussins et nous bûmes un alcool à base de plantes.

Lian nous dévoila à ce cénacle :

– Je vous présente le professeur Hedmontez et sa collaboratrice *Perce-âmes* ainsi nommée en raison de sa science du rationnel et de ses connaissances dans le prolongement des âmes à travers les ondes de notre organisme. Professeur, à vous.

Nous étions une dizaine de personnes attentives aux mots qui allaient être prononcés, des connexions qui nous mettraient en relation. Je regardai avec une certaine appréhension l'assemblée, déjà connectée avec ce qui l'entoure sans que rien ne fût dit. Le professeur prononça ses premiers mots, j'étais étrangement en transe :

– La vie n'a rien de drôle, mais pourtant elle est réellement sincère. Se dépouiller de la tenue ordinaire qu'elle nous offre est à la portée de tous, il suffit de vouloir, justement, s'en débarrasser. Mais comment fait-on ? On

## *Ce que doivent être les choses*

le fait essentiellement en la dominant, par une chose simple : en l'oubliant. Je veux dire par là en recherchant son rapport à nous. L'esprit, je veux dire la conscience, notre conscience gouverne cela. C'est ici que nos paroles et nos actes prennent leur essor. Et c'est, aussi, dans la conscience que s'anime le mouvement cognitif des choses et fait que notre vie se crée dans l'instant. Avant même que celle-ci nous parvienne à son état initial. Sachez que nos âmes n'en forment qu'une lorsqu'elles sont en relation, leur synapse s'élabore avec notre moi intime d'où l'émergence de nos connaissances. Les ondes ne sont alors plus que des valises. Des valises légères porteuses de pré-câblages, de codes, d'embryons sensoriels au service des êtres, des animaux, des végétaux, des lieux. Mais maintenant je vais laisser parler *Perce-âmes* qui a des choses à vous dire sur notre relation pure aux systèmes élémentaires des connexions. <sup>(1)</sup>

(1) Je comprenais à cet instant que l'expérience vécue ce matin dans le musée des ondes n'était qu'une étape. Il fallait, maintenant, entrer en relation avec ce qui fait le lien entre notre MOI et les autres. C'est-à-dire avec les humains, les animaux, les végétaux... Par notre propre connaissance.

*Ce que doivent être les choses*

Il exécuta un geste de la main en direction de celle-ci. Nous étions déjà dans la certitude d'avoir à comprendre une multitude de choses pour bien apprendre à se connaître. Elle se mit debout, son corps qui était dans la pénombre nous apparut dans toute sa splendeur, dans la lumière des bougies. Cette jolie femme au visage de vierge, aux yeux gris-bleu, à la chevelure ondoyante sur des épaules à demi découvertes, toute de noire vêtue, laissa échapper de ses lèvres pulpeuses ces mots :

– J'ai vécu des bonheurs intenses. Les êtres et des choses sont en concordance avec la *personnalité* de ma conscience. Le savoir-faire qu'engendre cet état de grâce a des prédispositions audacieuses avec la vie. Il faut pouvoir en connaître l'origine et le détachement naturel que cela impose. Les bonheurs s'organisent autour d'une dimension qui se veut poétique, oui poétique. Poétique dans le sens de l'indicible, du diminuendo des sons, jusqu'à la troublante forme supposée des choses. La coïncidence voulue des impressions et des sensations se fait dans son organisation propre et non réfléchie, dans sa

*Ce que doivent être les choses*

plénitude bienheureuse et instinctive. Ce que cela procure : c'est l'évidence du propos dans sa logique, dans sa cohérence, dans sa réalité au monde. Voilà, en somme, notre existence, nos existences, dans leur état originel et primitif délivré de son enveloppe rudimentaire et pesante. Et je terminerai par cette métaphore : « *L'oiseau qui regarde le sol du haut de son arbre ne saura jamais voler vers lui* ».

J'avouais n'avoir pas compris cette phrase qui me parut soudain comme évidente. Elle s'assit à nouveau sur son coussin, elle avait le visage pâle ce qui contrastait avec son vêtement et la rendait encore plus impénétrable. Mais des bruits à l'extérieur se firent entendre, des bruits bizarres qui devenaient assourdissants et qui saisissaient nos âmes. J'allai vers le hublot, mais ne vis rien d'étrange.

Le professeur Hedmontez nous dit :

– Ils ont noué des ondes négatives autour de la péniche, ne faites rien, dissimulez vos craintes à l'intérieur de vous, ne pensez à rien et fermez les yeux. Nos ondes propres en viendront à bout par notre force commune,

*Ce que doivent être les choses*

donnons-nous la main. Concentrons nos énergies, ne respirons plus... Les bruits se segmentaient pour devenir le souffle du vent et faisaient chanceler la coque de la péniche amarrée, qui de plus en plus était livrée à elle-même. Puis on entendit les amarres se briser et la péniche, malgré l'ancre, dériver. Une panique agita le soi-disant équipage amateur que nous étions, et nous nous vîmes entraînés par le courant.

Malgré la peur subite et sur le fait que nous dérivions, pour que, dans ma tête, l'intégralité de nos vies se schématise. Nous étions les enfants de la nature, et la nature faisait partie intégrante de nous-mêmes. Ils nous suffisaient d'être en harmonie avec nous-mêmes pour que tout s'organise autour de nous. En somme être ce fruit de l'univers offert à l'intelligence, à toutes les intelligences. À cet instant, je comprenais l'arc-en-ciel, la marguerite, la sauterelle, le chardonneret et toute la complicité de son vol dans les replis de mon être. J'en savourais l'écho de son chant dans ma tête, sa résonance à ce monde.

*Ce que doivent être les choses*

Je ne voyais que le gargouillement de mes idées qui me faisait naître à la cohérence, à la beauté naturelle, de la densité intrinsèque des paysages qui s'installaient en moi. Car ce spectacle était devant mes yeux et se gravait dans ma mémoire, ce rêve était l'exaltation finale, l'aboutissement originel de ma propre personne à la plénitude de ce beau cri jaillissant de l'intimité. J'avais la certitude de faire corps avec mon âme dans l'appriivoisement d'une fleur, d'un oiseau, d'une rivière, d'un arbre... Les mots d'Avia sur les Aborigènes me revenaient, qu'ils transmettaient leur savoir par leur connaissance immense de la nature, des êtres et des choses.

Je retombais bien vite sur Terre, si l'on peut dire, sur le fait que, *le poisson volant* dérivait.





Nous descendions la Seine sans que Lian à la barre n'en maîtrise l'allure, nous étions un *bateau ivre*. Une brume épaisse et la nuit dissimulaient les rives, vers quoi allions-nous ?... Quelqu'un répondit : « Vers la mer ! ». Sur les têtes et dans les regards, l'appréhension se lisait. Le vent soufflait fort, le froid était terrible. Il maintenait comme il pouvait l'embarcation, le professeur Hedmontez nous demanda de garder notre calme, « nos ondes protectrices que dégagent nos corps sont sur le point de s'unir », nous disait-il... « *Perce-âmes* fait ce travail pour nous, elle essaie de les rassembler pour qu'elles se diffusent à bord », enchaînait-il. Au bout des quelques heures, l'équipage

*Ce que doivent être les choses*

était devenu paisible, on essayait d'organiser des tâches pour chacun, même le fleuve et le vent s'étaient calmés. Lian dirigeait la péniche avec plus de contrôle, sans cependant voir vers où l'affluent nous entraînait.

Quand le jour arriva, nous étions en pleine mer sans savoir comment. Certains dormaient, j'avais pris le gouvernail, le brouillard était toujours là, le froid aussi. À mes côtés, le professeur Hedmontez, qui n'avait pas fermé un oeil, me dit :

– J'ai nettement l'impression que la surface bleutée de la mer, son velouté, son mouvement plus tranquille, sa compassion du moment nous dirigent, malgré tout, vers la possibilité d'une île.

J'avouais ne pas comprendre ses derniers mots, et je repris :

– La possibilité d'une île ?

– Oui, me dit-il... La possibilité d'une île qui viendrait aux abords de nos consciences pour nous ouvrir l'idée chatoyante d'un monde euphorisant pour nos âmes.

– Que voulez-vous dire exactement ?

– Ne croyez-vous pas que si nous sommes

*Ce que doivent être les choses*

là, ce n'est pas par hasard. Il fallait qu'on sorte du piège que les amis de Chrysis et de sa bande rebelle des «*Crooks*» nous avaient tendu.

– Expliquez-vous ?

– Souvenez-vous, lorsque la péniche a rompu ses amarres, ce n'était pas sous l'impulsion du vent, les «*Crooks*» étaient là. Je sentais leurs ondes maléfiques autour de nous, pour eux nous sommes dangereux, nous avons des pouvoirs qui peuvent compromettre leur organisation, leurs intérêts, leur soif de domination et les élections à venir. Sachez, que si nous sommes là, c'est par ma volonté et celle de *Perce-âmes*. Vous n'avez pas de crainte à avoir, ce voyage est voulu, ne le regrettez pas, ni vous, ni les autres. La possibilité d'une île se fait aussi dans nos têtes et dans le dessein de concevoir un monde. Mais vous verrez bien, je n'ai nulle envie d'aller trop vite, car ce monde se fabrique. L'important, avant tout, est d'aller vers cette île.

Je restai béat et songeur, ce Monsieur Hedmontez était aussi l'ami de Diaté, il m'en fit part. Je ne savais pas vers quoi ce voyage

*Ce que doivent être les choses*

allait nous emmener, toujours est-il que nous allions vers plus de connaissance de nous-mêmes. Je pensais à Prat et à Avia, j'avais peur pour eux, nous étions séparés mais proches par le cœur. Maintenant, et malgré la brume, j'étais à la barre du *poisson volant* pour une destination inconnue, qui, dans nos têtes, allait être un jour visible.

Nyad vint me rejoindre sereine, j'étais toujours à la barre, elle me dit :

– Le professeur va nous dévoiler : « *la faculté directrice de nos âmes* ». Je le connais bien, il est pour moi et pour Lian notre pédagogue, il nous enseigne le raisonnable sur cette Terre avec un brin de folie. Il nous apprend ce que la vie, cette vie réserve à l'émergence d'un soleil au zénith. Cet homme est pétri d'Universel sa science va au-delà de ce tu peux imaginer. Il transmet cette science dans la simplicité par le seul fait qui lui soit naturel : le dialogue. La fécondation se fait par le dialogue ; la grossesse et l'accouchement par la pensée. Mais sache que tout cela, tu l'as inconsciemment suscité depuis un moment déjà, ta raison l'avait demandé, pour celle-ci c'était une urgence.

*Ce que doivent être les choses*

Quant à *Perce-âmes*, son rôle est de planifier les pensées, les féminiser...

– Les féminiser ?... Dis-je interrogateur.

– Oui, me répondit-elle... par l'éveil à ces pensées à la matrice, à la matière de sa fécondité qui sera toujours féminine. Je veux dire par là que la pensée, les pensées lorsqu'elles se fabriquent s'enveloppent toujours de l'intelligence femelle pour devenir une identité propre et indivisible dans l'accomplissement de leur naissance. Que le masculin n'apparaît que dans son élaboration, sa constance, son cheminement. Nous venons tous de la femme, et nos pensées aussi.

– Mais pourquoi les féminiser si elles le sont déjà ?

– Il faut leur donner l'éveil, et cela doit se faire par le dialogue, dialogue qui résulte de deux personnes du même sexe ou pas. Mais qui engendrent, toujours, des mots féminins et masculins baignés par leur gestation naturelle. Susciter cet éveil est important pour que la pensée, cette pensée, nos pensées se développent. *Perce-âmes*, simplement, nous provoque cet éveil rationnel.

*Ce que doivent être les choses*

– Je comprends un peu mieux, je suis avant tout l'enfant d'une femme, tout comme ma pensée.

– Oui, je crois que tu as compris l'essentiel. Tu comprendras d'autres choses encore, ce voyage sera long mais fondamental à la compréhension de ce monde, me dit-elle en alignant un joli sourire sur ses lèvres.

Son baiser sur la joue me réchauffa et me laissa attentif, heureux. J'étais seul devant le gouvernail, et le brouillard intense. Je ne savais vers quoi je devais aller, vers la possibilité d'une île sans doute ? Je me sentais l'âme d'un marin baigné par les embruns, par la douceur de vivre, tout heureux d'être à bord d'un chaland qui savait naviguer sur cette mer. Je n'étais pas inquiet sur mon sort encore moins sur le sort de nous tous, je me sentais fort pour moi et les autres.

Nous prîmes notre poste devant la barre, chacun à notre tour, c'est-à-dire la dizaine de personnes à bord. *Le poisson volant* naviguait en surface, aérien et serein, brisant les flots en direction de la possibilité d'une île. Je me trouvais à l'arrière du bateau en compagnie de *Perce-âmes* qui de son regard pénétrant scrutait mon âme. Elle me fit part de ses connaissances, nous allions tous vers un paradis.

Elle me dit :

– La Possibilité d'une île fait que cette île existe, nous la cherchons dans cette mer. Elle possède un fruit secret dont le goût atteint déjà nos palais sans qu'on sache vraiment où ce fruit se trouve, ni cet atoll d'ailleurs. Cet agrume

*Ce que doivent être les choses*

renferme des parfums dont nous connaissons l'extase. Percevez-vous ces choses que je vous décris, ou au contraire ne ressentez-vous pas vers quoi je veux vous emmener ?

– J'avoue que non, mais vers quoi dois-je aller ?

– Je veux vous amener à ce fruit puis à cette île par l'esprit, par la simple suggestion que cela évoque, par sa transgression nous parviendrons à atteindre cette évidence qu'ils existent. Nous avons désobéi à nous-mêmes, c'est pour cela que nous sommes sur cette mer. Ce voyage est, avant tout, initiatique.

– Je l'avais compris... Dis-je... Si je suis là sur l'invitation de Lian et de Nyad. Que moi-même, au fond de moi, j'avais une folle envie de cette aventure, que cette aventure est pour moi, et je pense pour les autres aussi, dans le dessein d'aller vers plus de savoir. Et si j'ai désobéi c'est à moi-même, cette désobéissance me servira. Je veux savoir, je veux être le premier à porter ce fruit à ma bouche et par-delà même connaître cette île Paradisiaque.

– Sache que ce paradis n'existe que dans ta tête, c'est cela qui fait sa force, que cet éden



*Ce que doivent être les choses*

se construit, déjà, en partie dans ton cerveau. Que si nous sommes réunis à bord dans cette embarcation, c'est par l'émulation que cela provoque. Il faut de l'émulation dans toutes choses pour nous galvaniser, nos neurones ont besoin d'énergies endogènes et d'électrodes pour concevoir ce monde.

Elle disait cela avec un sourire fier qui épanouissait son si beau visage, elle avait la trentaine. Grande et maigre, elle avait une jolie frimousse et des cheveux ondoiyants et bruns qui caressaient ses épaules nues. Son *dilum* moulait un corps sublime, sa voix était d'une douceur tendre et chaude, avec un léger accent, comme si cela était une imperfection du langage ce qui en vérité ne l'était pas, car elle s'exprimait d'une manière admirable, compréhensible et intelligente. Elle m'embrassa sur la joue et me quitta, je la regardai partir, elle s'éloignait avec une certaine grâce et je fus un peu triste.

Mon regard était à présent sur le flanc du bateau qui creusait un sillon dans la mer comme si on charriait de la terre. Des oiseaux

*Ce que doivent être les choses*

piquaient du nez vers les vagues, ils étaient une vingtaine formant une gerbe à l'arrière de la coque du chaland, le spectacle était de toute beauté. De la poésie, du romantisme, j'étais bien, ne pensais à rien, mon esprit détaché de mon corps comme s'il flottait, sautait, caressait ces vagues qui venaient danser pour un bal flamboyant et imaginaire. Je compris un instant, que le bonheur était simple et qu'il n'était pas besoin, parfois, de le créer. Il suffisait juste qu'il s'offre à nous comme une fleur qui s'ouvre au soleil. Mes yeux se portaient sur cet horizon dégagé, ils cherchaient à voir cette île. Je la devinais, je l'inventais sous mes yeux, elle se concevait dans ma tête. Je savais, maintenant, qu'elle n'existait pas réellement mais qu'elle vivait en moi. Je l'avais édifiée dans mon cerveau par mon intelligence, mes connaissances, par ma relation aux autres, ma générosité, par ce que je vivais. Mais quel était donc ce fruit tant convoité qui se devait de s'offrir à moi et à nous ? Je sus que la réponse à la question n'était pas venue, qu'il fallait attendre le moment.

Lian vint à ma rencontre, nous n'étions que

*Ce que doivent être les choses*

tous les deux. Il percevait ce que je voyais à cet instant, cette poésie, cette relation au monde.

Il me lança :

– Tu vois pourquoi nous sommes partis vers cette destination, qui n'est qu'imaginaire.

– Je vois... Dis-je... Pour m'emmener à penser, à comprendre, tout simplement à aimer... Je crois.

– Tu sais c'est le plus beau voyage que tu puisses faire... me convainc-t-il avec une troublante chaleur dans la voix et il poursuivit... il nous conduit à voir les bonheurs, les joies, le vivant de chaque être dans toute sa grâce, son élégance. Il gomme les imperfections, les transforme en matière noble. Ce voyage est ce cœur qui bat et qui nous fait naître. Tu comprends alors pourquoi nous sommes amis, cette vérité-là est le seul gage de confiance de la vie. Il nous permet de grandir pour l'accomplissement de l'être, des êtres, d'avoir notre place dans ce monde, dans cet Univers.

J'avais compris... bien des choses.



Je ne savais plus combien d'heures, de jours s'étaient écoulés depuis ce moment où nous avions dérivé. Alors que je me trouvais à la barre, le professeur Hedmontez vint vers moi, son regard était pétillant. Un homme grand, à l'allure de gentleman, il avait de longs ongles et portait une écharpe de laine épaisse de couleur blanche. Ses yeux noirs étaient, parfois, perçants lorsqu'il appuyait de ses petites lèvres une phrase qui, selon lui, semblait importante.

Il entama la conversation :

– Je pense qu'il va être temps de réunir tout le monde, ce voyage se termine. Je dois

*Ce que doivent être les choses*

vous dire à vous Monsieur Lôl, que cette longue descente dans les profondeurs de votre personnalité doit vous apprendre l'humilité et la grandeur. Car je considère qu'il est mon devoir d'expliquer que ce qui se profile à l'horizon pour vous ne sera pas facile. Vous possédez, maintenant, un bien précieux à la portée des envieux. Ce bien est votre propriété et s'appelle : la connaissance de votre âme. Sachez vous en servir à bon escient.

Je ne savais trop quoi répondre, mais une question me taraudait l'esprit et je dis :

– *Perce-âmes* m'a parlé d'un fruit à la saveur incomparable, je dois vous avouer ne pas avoir compris, s'agit-il d'une métaphore ?

– Effectivement, Monsieur Lôl, il s'agit bien d'une métaphore, mais je veux laisser la place à *Perce-âmes* pour qu'elle vous en dise davantage. Je vous demande, avant, de réunir les membres de l'équipage.

Nous étions assis autour d'eux, à même le sol, sur des coussins. Nous retrouvions, ainsi, notre état initial avant que la péniche ne

*Ce que doivent être les choses*

dérive. Les bougies se consumaient encore, elles vivaient d'une toute petite flamme peu vaillante. Nous nous revîmes à cet instant, renaître de quelques heures, antérieurement à ce que nous avons vécu. En vérité, ce voyage, nous l'avions tous fait dans nos têtes, en partageant la même expérience. Nous l'avions fait pour sonder nos âmes, afin de chercher cette quintessence, ce fruit tant convoité.

*Perce-âmes* prit la parole :

– Quel est donc ce fruit ?... Ce fruit, mes chers amis, est l'archétype de nous-même. Je veux dire par là, que notre longue métamorphose, et la vôtre principalement, vous a plongé dans un bain de jouvence et de perception pour vous donner toutes les saveurs de cet agrume. Les ondes positives, les énergies endogènes, tous les sucs de cette expérience en font sa sapidité à l'intérieur de vous. Vous êtes en possession de votre moi le plus intense acquis par une recherche immanente et profonde de votre vécu. Vous êtes, en somme, nés à ce monde dans votre plus belle apparence. Voilà, mes amis, le vêtement que vous devez porter, il

*Ce que doivent être les choses*

est, selon moi, le meilleur vêtement que l'on puisse porter car il est délivré de sa raideur.

Nous remontions, peu à peu, à la surface de nous-mêmes. Il nous semblait qu'une certaine légèreté nous domptait, que notre cerveau mettait des paramètres élémentaires et sécurisants essentiels à notre vie actuelle. Une organisation biochimique s'installait dans notre organisme, des passerelles se créaient, une gesticulation active de neurones affluait dans le moindre espace de notre encéphale. Mais, surtout, que des nouvelles pensées apparaissaient plus élaborées, plus construites, plus libres et plus sensées. En somme, un nouvel être naissait sous mes yeux.

Le professeur Hedmontez nous demanda de nous lever, la séance était terminée. J'embrassai chaleureusement les participants à cette expérience. Je fis la bise à Nyad et remerciai Lian de m'avoir invité à cette soirée inoubliable. Ils me proposèrent un dernier verre avant que je ne quitte le *poisson volant*, une bien belle petite péniche que je n'oublierai



*Ce que doivent être les choses*

jamais. J'abandonnai l'embarcation, le cœur gros, le froid était toujours aussi tenace, l'heure à ma montre m'indiquait qu'il n'était pas loin de 4 heures du matin. Le chemin à la résidence, à pied, fut long. Les rues étaient désertes, et au fur à mesure que je marchais, naissait ce sentiment qu'un nouvel homme s'installait en moi. Un homme plus sûr de lui, plus serein, plus accompli, plus intelligent, en somme plus merveilleux germait. Un homme, délivré de tous les déchets que la vie lui avait laissés. Il lui semblait être mieux dans sa peau et plus vivant, quelles belles pensées il allait connaître à présent, plus nobles et plus entières ! *La possibilité d'une île* n'était plus pour lui une illusion, il en connaissait les rivages.

L'avenir ne lui faisait plus peur...



Les jours qui suivirent cette expérience furent étranges, je sentais que se dessinait un homme nouveau, mon phrasé était différent, mes pensées élaborées. Je ne parlai de cela ni à Prat, ni à Avia, cela pourrait être mon secret. Ce secret, le professeur m'avait conseillé de le dévoiler le moment venu pour en faire bénéficier le plus grand nombre m'avait-il avoué.

Je devais retrouver Lian et Nyad pour dîner avec Marina Elventi... La neige était devenue dure et mes pas sur ce tapis blanc craquaient sous mon poids, j'allai vers la Seine pour ce dîner. J'entrai. Nyad vint vers moi et m'embrassa, je saluai la future présidentiable,

*Ce que doivent être les choses*

puis Kâl (l'humanoïde) et ils me présentèrent Lyl. Lyl était une jeune femme de quarante ans dont le visage sans être d'une grande beauté était d'une douceur magnifique. Elle dégageait un charme fou. Elle avait des cheveux bruns très courts et frisés, des yeux verts, une bouche pulpeuse qui ne cessait d'aligner un sourire radieux. Son *dilum* mettait son corps en valeur révélant des formes généreuses, il était jaune citron, elle portait autour de son cou un collier avec une sirène en or comme effigie. Je compris qu'elle était la confidente de Marina et son attachée de presse. Elle était très influente dans la vie politique, l'opposition voulait accaparer cette femme qui fut aussi la maîtresse de Marina. Mais Lyl était fidèle dans ses amitiés, ce qu'elle avoua en début de soirée. J'allai passer en leur compagnie, un agréable moment qui fit changer mon humeur d'un seul coup. Après avoir bu une boisson tonique, nous nous installâmes sur des poufs autour d'une table basse où le repas fut servi. J'avais le texte du discours de Marina au fond de ma poche. La discussion s'engagea tout naturellement sur l'événement à venir, les

*Ce que doivent être les choses*

élections et la réunion du lendemain dans un grand hôtel de la capitale. La confidentialité des propos était de mise et j'avais l'impression de faire partie d'un cénacle de privilégiés où toute parole avait son importance et où l'on ne devait dévoiler le moindre mot sous peine d'échec probable aux élections. J'aimais bien l'atmosphère qui se dégagait de cette soirée, mais mes yeux ne cessaient d'être attirés par ceux de Lyl. Je tombai amoureux, je tombai amoureux et me persuadai l'être.

Pendant le repas, l'esprit ailleurs, j'étais à l'écoute d'une oreille distraite. Dans ma tête se créait un monde. Je le définissais ainsi :  
*« Le monde se doit d'être en phase avec lui-même, pour que toutes choses se connectent ensemble aussi bien matériellement, que par l'esprit et par le cœur. Rien n'est futile, nos gestes, nos paroles, nos actes sont coordonnés. Ils réagissent à notre cerveau dans le moment précis où ils doivent s'exprimer et tout cela en harmonie avec son environnement proche, délimité par la quadrature d'un cercle lui-même rattaché à un autre cercle formant un losange. Des ondes entrent alors en service,*

*Ce que doivent être les choses*

*font office d'échanges d'informations, rapprochent les êtres, concentrent les énergies, déploient une multitude d'affinités et font que les humains s'associent par l'esprit ». Je pensais, « qu'une certaine cohésion anime les êtres, les animaux, les végétaux. Que tout ce qui nous entoure crée des liens, parfois invisibles ; que nos âmes sont de connivence ; que chaque lieu entre en possession de nous-mêmes. Que la vitalité de chaque individu a des conséquences sur l'autre, sur les choses, dans une sorte d'osmose, de fusion organique et spirituelle des consciences et si cela fonctionne nous le devons à l'intelligence de l'harmonie de nos âmes. Certes ce monde est en marche, mais sa marche est ralentie, mais fait que ce monde est sous-jacent, il lui suffit de lui donner de l'euphonie tout simplement ».*

Et la politique dans tout cela m'apparaissait bien idiote, loin du monde, loin des problèmes de l'humain. Que son pragmatisme n'était pas au service des hommes, mais aux antipodes du concret, du quotidien des hominiens. Si seulement nous savions vivre en rapport

*Ce que doivent être les choses*

avec ce qui nous entoure, nos vies seraient changées, nos paroles, nos gestes, nos actes seraient différents. Nous pourrions, enfin, voir qui nous sommes et voir ce monde d'un autre œil.

Lian, que je regardais, me fit comprendre (ainsi que Nyad) ce monde-là, ces deux jeunes gens vivaient en harmonie avec leurs pensées, c'est ce qui faisait d'eux des personnes attachantes. Dommage que le monde n'était pas lui aussi au diapason de ces deux « gamins ». Lyl m'adressa un sourire, peut être avait-elle vu en moi ce monde dont je rêvais. Je lui souris aussi. Je compris que tout passe par le sourire, que le sourire a son propre langage comme m'avait dit Lian, un jour sur les bords de la Seine.

Le dîner terminé, je remis à Marina mon texte du discours, elle me remercia et le lut rapidement sans me dire ce qu'elle en pensait. Je fus un peu frustré, mais cela n'était pas important de connaître son opinion. Cela ne changerait rien, ce discours n'allait pas changer la face du monde, encore moins ma vie et celle des autres. Je ne retenais pas grand-chose de ce dîner, seulement que je me sentais bien

*Ce que doivent être les choses*

avec ces gens-là, ce qui était à posséder pour être en phase avec soi. Marina avait insisté pour que je participe, ainsi qu'Avia et Prat, au meeting du lendemain dans un hôtel de renom du XVI<sup>e</sup> arrondissement. Toutes les bonnes consciences seront présentes, m'avait-elle dit. Je quittai mes amis pour aller me coucher, fatigué, épuisé.



La matinée de ce samedi puis l'après-midi se passèrent presque tout le temps à l'écriture de contes fantastiques, cela faisait plus de vingt ans que je n'avais rien écrit. J'avais trouvé un titre à cette histoire « Paysages d'un promeneur funambule », où je racontais le récit fabuleux d'un homme qui vivait à l'intérieur de ses paysages rêvés. L'attrait qui me poussait à écrire m'emmenait vers ce qu'il avait de plus profond en moi et je voyais se dessiner un personnage dont le portrait devenait, au fil de l'intrigue, une sorte d'énigme. Qu'entendais-je par : « sorte d'énigme » ? C'est que cette petite dizaine de récits étaient pour moi à chaque fois une question, si bien que je ne savais plus à quels saints me vouer, englué,

*Ce que doivent être les choses*

comme je l'étais, dans l'étrangeté de ces contes incroyables. « Le promeneur funambule » avait le don de se promener avec le regard d'un curieux et de narrer son monde. J'étais persuadé d'être un contemplatif de ces vies et de les vivre avec une futilité insolente.

Pendant le dîner, avant d'aller en compagnie de Prat et Avia à cette soirée de pré-élection, je fus pris d'un malaise passager qui n'eut pas d'incidence lors de l'investiture officielle de Marina Elventi, mais qui allait présager une épreuve à venir.

Nous prîmes un taxi mémorisé, sorte de véhicule sans moteur et programmé et nous arrivâmes à l'heure dite devant un luxueux hôtel au nom de : « *Great Fox* ». De nombreuses personnes affluaient à l'entrée, un accueil digne des plus beaux palaces. Je me sentais un peu en marge d'une telle réception que je trouvais guindée. Nous allâmes, avant le discours inaugural, dans le salon-bar à l'atmosphère feutrée et au confort douillet, nous nous assîmes sur des canapés de velours, à l'ambiance cosy. Nous bûmes un cocktail de fruits en sirop avec un soupçon d'alcool de

*Ce que doivent être les choses*

plantes amères. Nous étions comme *groggy* car nous avions abusé de cette boisson, même Avia tenait des propos décalés. Je vis au loin Marina et Kâl et j'allai vers eux pour les saluer. Marina fut tout heureuse de me voir, la foule de ses fervents supporters l'engloutit. J'aperçus Lyl, elle était d'une grande beauté et semblait ne pas s'ennuyer, il y avait autour d'elle de nombreux princes charmants. Au bout d'une bonne heure, une femme nous convia à rejoindre la salle de conférence, le discours allait être prononcé. Nous entrâmes dans une grande salle dont tous les murs étaient décorés de merveilleux panneaux laqués, dégradés dans des tons pastel. Une petite estrade, où se concentrait un projecteur qui éclairait un pupitre, une ambiance cérémonielle, voilà le décor de cette assemblée religieusement à l'écoute de ce qui allait être dit.

Au-delà de l'éloquence de Marina, je fus surpris : le discours qu'elle entama n'était pas le mien, ni même le second. Elle avait jugé bon de ne pas le dire, en raison, peut-être, d'une note discordante ? Toujours est-il qu'elle fut très applaudie à la fin de son marathon, 2 heures

*Ce que doivent être les choses*

35 d'allocution. Je retenais de ses propos un long plaidoyer en faveur de l'humain, sa place dans ce monde, la moralité qui en découlait, et les valeurs auxquelles elle croyait. Prat, Avia et moi étions du même avis, elle était la candidate de notre cœur, même si, pour moi, la politique ne voulait plus rien dire. Nous fûmes invités à aller dans la suite du Trianon pour boire un verre en l'honneur de la future et probable présidentiable, la suite se trouvait au dernier étage de l'hôtel. Nous entrâmes dans un décor de style moderne, futuriste et créatif. Toutes les pièces étaient en laquées de couleurs violentes, presque psychédéliques. Les meubles étaient résolument contemporains et signés d'un designer de renom : Fhys Lauder. Baignées par la lumière, les couleurs vibraient et les nuances reflétées dans chacune des pièces faisaient émerger l'éclat du rouge vif, du fuchsia, de la turquoise, du bleu. Le monde empiétait même sur l'escalier tellement le nombre d'invités était grand, les petits-fours furent vite engloutis, le champagne – il s'en produit encore en 2082 – coulait à flot. Alors que j'étais en compagnie de Prat et Avia, je

*Ce que doivent être les choses*

m'extirpai de mes amis, et allai vers Marina très entourée. À ma vue, elle fit un grand sourire et prononça ces mots :

– Lôl, vous avez apprécié mon discours ?

– Ce n'était pas le mien.

– Le vôtre, je le garde, car il me semble d'une importance précieuse et divine.

– Merci de me le dire, et je poursuivis, il peut être lui aussi d'une certaine force.

– Je le sais bien, me répondit-elle, elle avait dans ses yeux un sourire qui débordait sur ses lèvres.

Un serveur vint nous présenter un plateau de verres remplis de boissons aux couleurs différentes, des alcools les plus divers. Alors que le serveur présentait un des verres à Marina. Kâl, l'humanoïde s'exclama :

– Celui-là est pour moi et il s'accapara le verre.

– Dommage, consentit Marina, la couleur me plaisait.

Je pris aussi un verre ainsi que la demi-douzaine de personnes autour d'elle. Alors que la discussion se poursuivait, on vit Kâl

*Ce que doivent être les choses*

s'effondrer suite à l'absorption d'une gorgée. Nous étions atterrés, Marina jeta son verre et se pencha vers lui, le secoua, mais il était mort. On avait voulu assassiner Marina et c'est Kâl qui était mort, il avait bu le verre destiné à Marina. Une certaine panique agita les invités, Marina fut évacuée sous protection dans un lieu sûr. Et les gens sortaient dans l'agitation à l'extérieur de l'hôtel, Prat, Avia et moi sortîmes. Alors que nous étions sur le perron de l'hôtel, une décharge électrique fut tirée d'un pistolet d'appoint dans ma direction. Prat se trouva sur la trajectoire et s'effondra à mes pieds, Avia se jeta à terre.

Je dis à Avia :

– Ne restons pas là, ils veulent notre peau !

La garde civile tua le meurtrier de Prat, il était perché sur un muret à l'entrée de l'hôtel.

Elle s'écria :

– Je ne peux pas laisser Prat !

– Les gens de la sécurité font le nécessaire, nous aurons des nouvelles de lui bientôt.

Je ne voulais pas avouer à Avia que Prat était mort et je pensais qu'elle n'en doutait

*Ce que doivent être les choses*

pas. Nous regagnâmes la résidence avec une certaine angoisse, Prat était mort, alors que le coup m'était destiné. Dans le taxi, je fus pris d'un mal au niveau de l'estomac, un mal lancinant. Je me tenais le ventre, elle me dit :

- Comment vas-tu ?
- Pas très bien.
- J'appelle un médecin !
- Attends demain, dis-je, ça va aller.
- Tu en es sûr ?
- Oui, je pense.

Dans notre chambre, je consolai comme je pus Avia une bonne partie de la nuit. Pendant mon sommeil, je m'éveillai plusieurs fois, un mal soutenu au niveau du ventre s'atténuait et revenait. La nuit fut terrible pour nous deux.





Des semaines et des mois ont passé... depuis la mort de Prat, ma vie était différente, celle d'Avia, en outre, n'avait guère changé. Je vivais avec mon mal qui me faisait souffrir par intermittence. Cette souffrance était mystérieuse et était née, d'un choc émotionnel qui, dans mon cerveau, avait créé un trouble psychosomatique ; la mort de Prat n'était certainement pas étrangère à cette douleur lancinante. Lian avait su me le dire et je devais malgré tout vivre avec cela. Je revoyais régulièrement, mes deux plus sincères amis, leur amitié était plus qu'un cadeau. Avia était devenue une sainte, elle allait tous les jours prier, elle parlait peu, sa vie se résumait à être

*Ce que doivent être les choses*

là et ses jours étaient monotones.

Lyl avait pris une place importante dans ma vie, pour ne pas dire essentielle. Je la voyais constamment, je m'habituais à elle et elle s'habituaît à moi, des liens forts nous unissaient. Je ne dirais pas que cela était de l'amour, mais une amitié puissante et régénératrice. Notre complicité faisait que mes jours étaient beaux. Marina Elventi était à la tête des États depuis quelques mois et je trouvais que ce monde ne s'en portait pas plus mal. Mon quotidien se rythmait dans une réelle banalisation, j'avais abandonné mon travail suite à mon mal. Gylie et Lyane étaient aux petits soins pour moi et je les aimais toutes les deux tendrement. J'étais heureux de voir Lyane amoureuse. Elle avait connu un charmant garçon de son âge (le premier de sa vie) et semblait être bien. Même Gylie, à soixante ans passés, vivait une histoire d'amour avec un nouveau résidant : un peintre d'origine Asiatique.

Mais quelqu'un nous manquait terriblement. Prat était pour nous tous un Père, un Ami, un Confident. Depuis sa mort, on voyait

*Ce que doivent être les choses*

l'immense vide qu'il avait laissé parmi nous. Parfois la vie était difficile à vivre sans lui, sa présence, ses joies, ses rires étaient pour nous rassurants, la vie sans lui, maintenant était autre chose. On avait perdu un type bien et Avia n'était plus la même, elle se murait de plus en plus dans le silence. La prière était son refuge pour ne pas dire sa voie. Elle négligeait de manger correctement et j'avais l'impression douloureuse qu'en agissant ainsi, elle allait rejoindre Prat. J'essayai, malgré tout, de la convaincre que cela ne ferait pas revenir Prat et que la vie, sa vie était importante non seulement pour elle, mais aussi pour ceux qui l'aimaient encore sur cette Terre. Je parlais de moi, mais aussi de Gylie, Lyane, Nyad, Lian et Grato.

Un an et demi après, le mal s'aggravait et il n'y avait aucun espoir de guérison. Selon Lian, j'avais, dans ma tête, programmé mon agonie, ma vie ne tenait plus guère. Lyl fut d'une gentillesse extrême et sans limites. Mes deux chers amis furent eux aussi d'une générosité énorme. J'avais demandé à Nyad de

*Ce que doivent être les choses*

me traduire, quand la mort serait là, la phrase du début de notre rencontre, cette phrase qui ne cessait depuis quelques jours de revenir dans ma tête : « *Vos ondes de naissance... se cristalliseront dans le temps, vous comprendrez un jour* ».

Ce jour arriva, un soir d'hiver à mon chevet, il y avait tous mes amis : Avia, Gylie, Lyane, Lian et bien sûr Lyl, Grato était là aussi et Nyad à qui je demandai dans un ultime souffle de me traduire cette phrase. J'étais dans mon lit et je suais à grosses gouttes, elle s'assit au bord du lit, prit ma main humide et dit :

– Vos ondes de naissance... (elle parlait à l'époque à moi et à Prat) se cristalliseront dans le temps... car vos ondes sont liées aux nôtres et la puissance qu'elles dégagent envoient des énergies concentrées qui se diffusent dans l'univers et se cristallisent pour l'éternité. Voilà, cher Lôl, pourquoi ces ondes naissent en nous, mais ne meurent pas. L'amour est leur oxygène, nos vies leur vérité. Tu comprends ? <sup>(2)</sup>

– Oui, expirai-je... dans un dernier sourire.

*Ce que doivent être les choses*

Ce fut l'ultime sourire de ma vie, celui qui s'offrait à moi.

(2) Je comprenais le sens de ma vie, le pourquoi de nos âmes, cette lente et volontaire émergence de ma pensée pour que mon moi s'épanouisse. Je sentais tous les bienfaits de l'amour sur mon organisme... Je savais que tout se connectait avec l'intime par la connaissance de soi, sa dialectique, sa cohérence au monde. Et j'avais la certitude que ma naissance était programmée dans le seul dessein de servir les autres, par le seul fait que j'existe. De toutes évidences, nous étions là pour nous aimer, nous comprendre, nous tolérer.

« La vie s'oxygène par cela, et cela est ma vérité ».



III.

**Ce que doivent être les choses.**





... Je n'étais pas mort : j'allais, au fond de ma mémoire, chercher qui j'étais, qui nous sommes. Tout l'univers était dans un atome et dans mes gènes l'intelligence de l'univers. Le sang qui coulait dans mes cellules se régénérait en partie par les mots, les émotions, les souffrances aussi. Toute une vie s'inscrivait dans mon ADN. Je vis le cosmos s'ouvrir à moi, comme un paysage magnifique dont les parfums me donnaient l'assurance d'un bien être serein. Je n'étais pas mort, tout juste dans un état d'apesanteur, à quelques mètres au-dessus de la Terre, qui tournait autour de moi. La Vie dormait en moi. Elle n'était pas là pour me faire peur, bien au contraire. Elle était là, pour que je la voie, tout simplement.

*Ce que doivent être les choses*

J'aimais sa démesure, son extase, son odeur, elle empiétait sur ma mort et j'aimais cela. Je compris que l'attachement à l'autre (aux autres) était plus fort que tout. Je compris aussi qu'autour de nous, des ondes nous liaient qui se rattachaient à nos consciences et faisaient de nous des humains. Que le poète, du haut, de sa montagne, savait nous dire les mots. Je n'étais pas mort, j'étais la source, la rivière, le fleuve, la mer qui se jetaient dans le cœur des hommes. Que mon souffle ne faisait qu'entretenir le feu d'une cheminée dans l'âtre des abîmes. Et par-delà même assurait la chaleur protectrice de nos âmes. Qu'il était bon d'appartenir à ce monde dont l'univers nous envoyait l'énergie nécessaire des courants. Je n'étais pas mort : j'allais, au fond de ma mémoire, chercher qui j'étais, qui nous sommes... *Tout l'univers était dans un atome, j'étais - et nous sommes - des atomes...*





## DU MEME AUTEUR

### Poésie :

JE TOI NOUS, Ed Pays d'Herbes (1999).

TEXTOS, Ed. Echo Optique (2002).

### Anthologies :

EN VENDEE VOILA, Ed Le Dé Bleu (1990).

C'EST A DIRE, Ed. Soc et Foc (2002).

### Roman :

MELOE, Ed. Pays d'Herbes (2007).



Pour tous renseignements :

ZI du Bois-Joly Sud - Rue J. Gutenberg  
85500 LES HERBIERS  
Tél. 02 51 91 09 62 - Fax 02 51 67 23 41

Courriel : [imprimerie.roy@wanadoo.fr](mailto:imprimerie.roy@wanadoo.fr)

Adresse Internet de l'auteur :  
Courriel : [franco.1957@hotmail.fr](mailto:franco.1957@hotmail.fr)

LES EDITIONS «PAYS D'HERBES»  
ont publiées :  
Philippe Rocher, Claude Burneau,  
Henri Libaud, Jean-Jacques Jolly,  
Franck Roy  
et d'autres ultérieurement...

*Achevé d'imprimer en Septembre 2008  
sur les presses de l'Imprimerie ROY sarl  
Editeur-Imprimeur aux Herbiers.*

Dépôt Légal : 3<sup>e</sup> Trimestre 2008.  
ISBN : 2-916459-04-9

